CIRCUIT DE DECOUVERTE
DU VILLAGE DE SAINT-SATURNIN-LES-APT

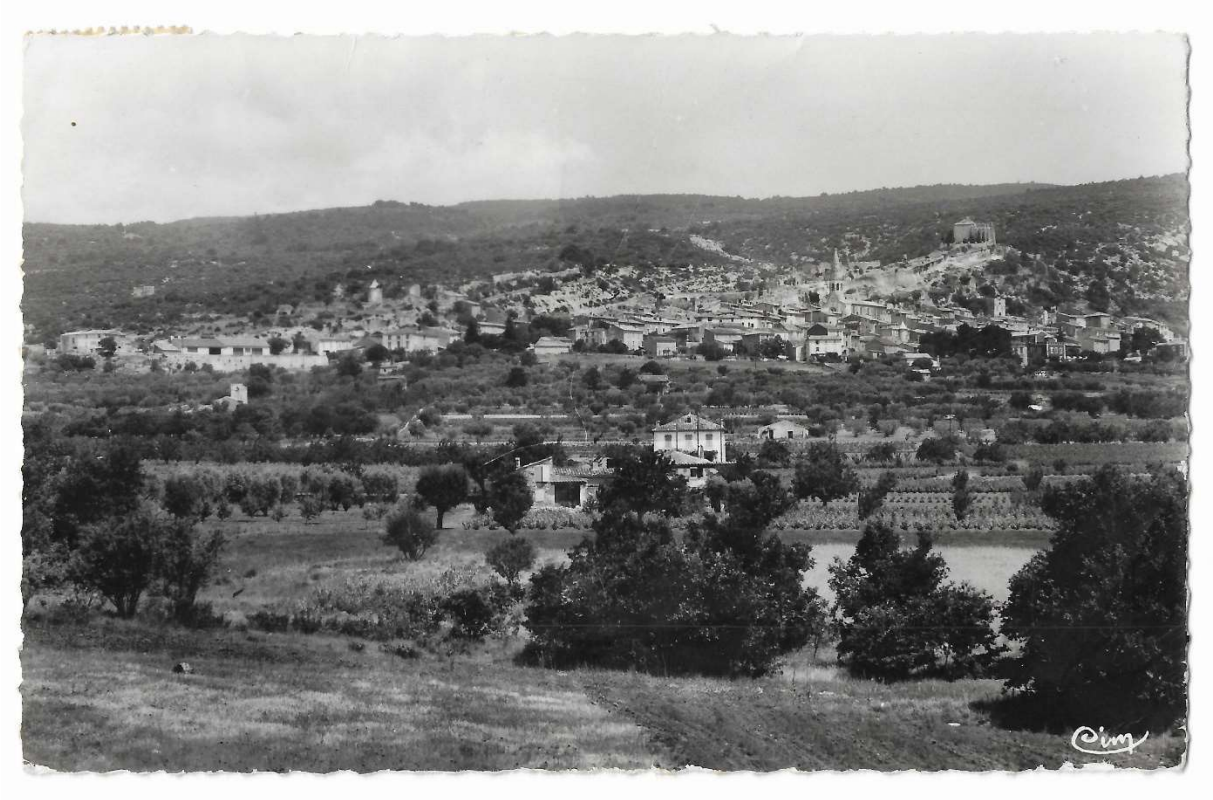
Chers visiteurs,

Notre village de Saint-Saturnin-lès-Apt est riche d'un patrimoine historique, culturel, religieux et naturel varié que l'on peut découvrir au cœur du village lui-même mais aussi dans ses 29 hameaux et le long des 20 sentiers de randonnée entretenus par l'Association de randonnée pédestre saturninoise (ARPS), principalement dans nos espaces naturels dont une partie bénéficie de divers statuts de protection (réserve naturelle, site Natura 2000, arrêté de biotope).

C'est un plaisir et une fierté pour les Saturninois de vous faire découvrir les nombreux éléments de ce patrimoine mais aussi de le faire vivre. C'est pourquoi vous êtes invités à participer aux nombreux spectacles, concerts, conférences et fêtes traditionnelles organisés au village et aux activités des multiples associations locales qui se tiennent tout au long de l'année. Merci de respecter ce patrimoine (attention au feu !) et de nous aider à le maintenir en bon état et le mettre en valeur pour les générations futures.

La commune de Saint-Saturnin-lès-Apt

Paysage de Provence, Vue de Saint-Saturnin-lès-Apt par Paul Camille Guigou (1867)
CC0 Paris Musées / Petit Palais, Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris



Carte postale CIM DR de Saint-Saturnin-lès-Apt datant des années 1940
Communiquée par Jean-Paul Jouval

LANGUES

Français

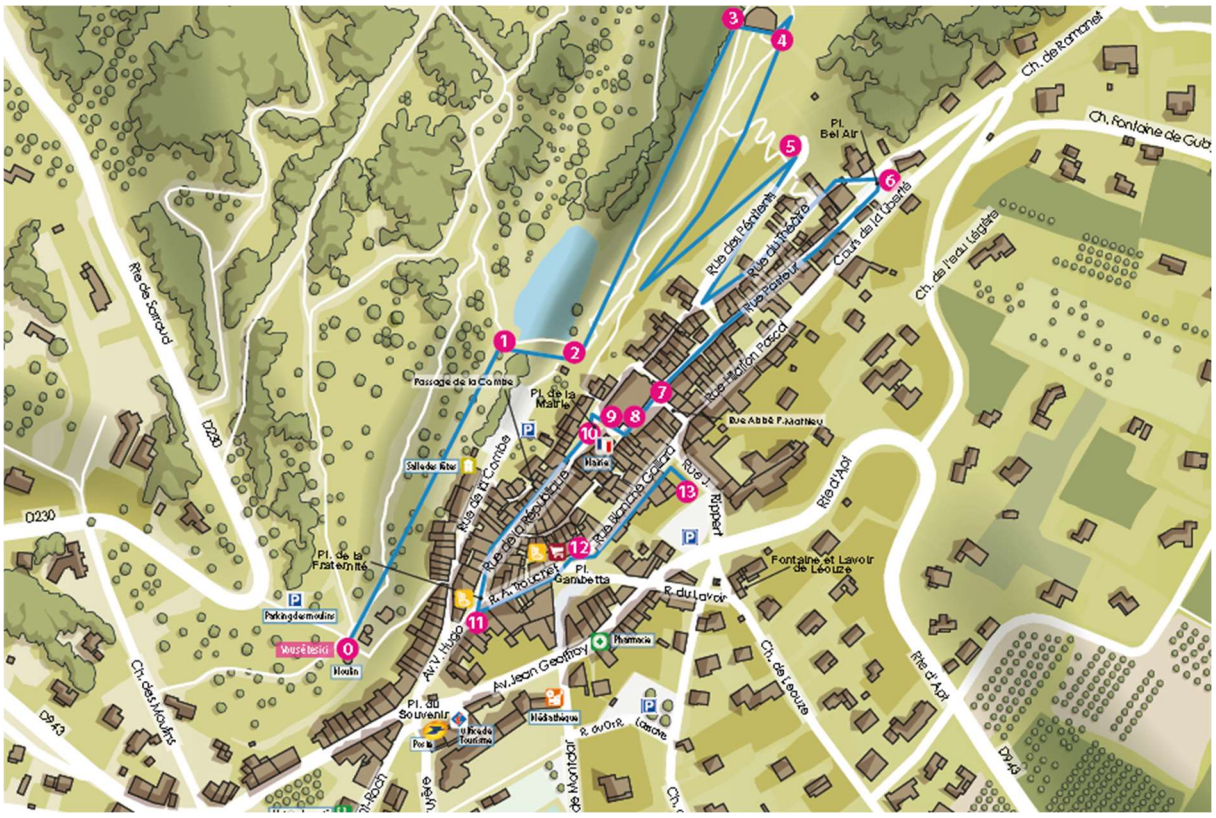
EXPLICATIONS DÉTAILLÉES EN FRANÇAIS

Ce circuit vous propose un voyage dans le temps pour découvrir le village médiéval de Saint-Saturnin-lès-Apt en partant du moulin, emblème du village. Du X^{e} siècle à nos jours, le village a traversé sur son territoire les grands événements et les mutations de notre pays, a survécu à des épidémies de peste, des guerres, des troubles politiques ou des attaques de brigands, ce qui l'a obligé à réaliser cinq agrandissements successifs de ses remparts. Il a aussi constamment cherché à augmenter et sécuriser ses ressources en eau. En cheminant sur ce circuit, vous pourrez identifier et reconnaître les traces de ces événements et apprécier le patrimoine historique, architectural et religieux légué par nos anciens.

Le circuit vous propose 13 stations chacune renseignée par un petit panneau explicatif en français et en anglais :
1 : Aiguiers et barrages
2 : Remparts et village aux XI^{e} et XII^{e} siècles
3 : Chapelle castrale
4 : Le miracle de Saint-Saturnin
5 : Remparts et village aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles
6 : Remparts et village aux XIV^{e} et XV^{e} siècles
7 : Fontaines, citernes et lavoirs

8 : Église primitive
9 : Église actuelle
10 : Mairie et maisons aristocratiques
11 : Remparts et village aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles
12 : Place Gambetta
13 : De la citerne de l'Hospice à l'adduction d'eau potable

Á partir du grand panneau d'introduction situé sur le parking des Moulins, nous vous invitons à profiter de la vue imprenable sur le Luberon, la plaine d'Apt et les Monts de Vaucluse. Vous pouvez aussi visiter le petit écomusée situé dans le moulin sans ailes devant vous et le moulin restauré en 2019 (ouverts les week-ends de fin juin à fin août), et voir l'aire de battage du blé et l'ancien four à chaux (en contrebas du parking). Ensuite vous pouvez prendre à gauche en direction du nord-est le sentier n°0 intitulé « Les Moulins », balisé par des points verts par l'ARPS, qui vous conduira au-dessus du barrage et à la chapelle castrale, premières stations du circuit de découverte.



Si après avoir vu les 13 stations du circuit de découverte, il vous reste un peu de temps, vous pourrez jeter un coup d'oeil sur la fontaine et le lavoir de Léouze situés à l'est de la place Gambetta (prendre la rue du Lavoir). Plus loin se trouve le lavoir du Rieu neuf (descendre le chemin Ripert de Monclar longeant l'école et la piscine, prendre à droite le chemin du Moulin à Huile puis descendre à gauche le chemin du Rieu neuf).

Pour retourner au parking des Moulins d'où vous êtes parti, reprenez la rue Blanche Gaillard, la place Gambetta puis la rue Albert Trouchet. Depuis l'avenue Victor Hugo, tournez à droite et remontez la rue de la Combe sur quelques mètres, passez sous le porche situé sur votre gauche puis prenez la « calade » (chaussée pavée de galets de pierres calcaires) qui remonte vers les moulins.

Le QR code figurant sur chaque panneau vous donne accès au site internet de la commune sur lequel vous sont données des explications plus détaillées en français. Prochainement vous aurez aussi accès à des traductions dans d'autres langues. La plupart des informations ayant permis de concevoir ce circuit sont tirées de l'ouvrage d'Émile Obled et Michel Wanneroy « Saint-Saturnin-lès-Apt, Histoire, Société, Patrimoine». Certaines informations viennent du

« Souvenir Français » et de conférences de Jean-Paul Jouvale et Laurent Gensonnet, ainsi que de Laurent Grille de l'association « Li Blad d'Or ». D'autres ont été communiquées par le Parc naturel régional du Luberon (étude de Carmen Houdeville sur le barrage de Saint-Saturnin-lès-Apt, perspectives axonométriques) qui a exploité les archives municipales et départementales.

Panneau 0 : Les moulins

Moulin restauré en 2019
Photo Jacques Huissoud

Le panorama que vous avez devant vous vous permet de découvrir en premier plan la colline de Perréal, au second plan la plaine d'Apt et la vallée du Calavon et en arrière-plan le Grand et le Petit Luberon. Derrière vous, les Monts de Vaucluse sont aujourd'hui bien plus boisés que ce que l'on peut voir sur le paysage peint en 1862 par l'artiste Paul Guigou ou même sur la carte postale de 1940.

Les quatre moulins de Saint-Saturnin-lès-Apt

Au XVI^{e} siècle, trois moulins à vent destinés à broyer, moudre ou piler des céréales, étaient positionnés sur le piton rocheux qui domine le village, la meilleure exposition pour capter l'énergie éolienne. Un seul moulin encore « ailé » a été restauré en 2019 et équipé d'un moteur électrique de démonstration.

Le moulin sans aile est occupé actuellement par un écomusée animé par l'association « Li Blad d'Or » (les blés d'or) ; Celle-ci fait visiter le moulin ailé et expose des outils et des meubles traditionnels, les samedis et dimanches (10 à 12 h et 16 à 19 h) pendant la saison touristique (dernière semaine de juin jusqu'à fin septembre). Selon l'inscription visible sur une de ses pierres, sa construction remonte à 1589.

La tour d'un petit moulin en ruine est visible un peu plus haut. Moulin le plus ancien, il appartenait au seigneur de Saint-Saturnin et était réservé à la fabrication de l'alimentation des chevaux du seigneur (glands, avoine).

Un quatrième moulin se situait très probablement en contrebas, au croisement de la route des moulins, de la route de Sault et de celle de Gordes à la sortie du village, au quartier de la gypière dont le nom évoque le gypse). Il aurait ensuite été transformé en pigeonnier. Au-dessus de cette petite route qui monte entre les maisons actuelles se cache une belle calade de pierre utilisée naguère comme aire de foulage du blé. Il y avait aussi au hameau des Bassacs, deux autres moulins privés plus récents (XVII^{e} ou XVIII^{e} siècle) dont l'un est encore visible dans le virage de la route de Gordes traversant le hameau : il a encore une toiture conique mais n'a plus d'ailes. Il y avait enfin un moulin sur la crête du hameau de Croagnes,

Comment fonctionnait le moulin à vent ?

Sa toiture conique pivotante en bois surmontant une haute tour ronde maçonnée, bien adaptée au souffle du mistral, est mobile et permet d'orienter les ailes (normalement garnies de toiles) face au vent. Celles-ci font tourner l'arbre de transmission qui entraîne une meule supérieure en pierre, dite tournante, qui tourne sur une meule inférieure fixe (elle aussi en pierre), dite dormante, écrasant les grains des céréales afin de libérer la farine qu'ils contiennent. Un ajustement de l'écart entre les meules permettant d'obtenir une farine plus ou moins fine est réalisé à l'aide de la « trempure », un levier de force situé au rez-de-chaussée du moulin et manœuvré par une manivelle.

Au pied du moulin, il y avait depuis le XVI^e^ siècle, une aire de battage servant à battre les céréales, c'est-à-dire à séparer les grains des tiges et épis (par exemple à l'aide d'un fléau ou par piétinement par des animaux) et un bâtiment tout en longueur, pas très haut, mais comportant plusieurs pièces, dont il reste la base des murs. Dénommé « la Boulangerie », il servait non pas à cuire le pain (rôle du four banal) mais à stocker les céréales qui rentraient et la farine produite par les moulins. Un abri circulaire était accolé pour l'âne. Avant de moudre, on vidait les sacs sur le plan incliné (à gauche du moulin). Puis on arrosait les céréales, et l'eau emportait les impuretés et les bouts de pailles qui restaient... Les grains séchaient alors plusieurs heures au soleil, puis on les remettait en sacs (80 à 120 kg) que l'on montait à l'étage du moulin par l'escalier intérieur.

Les meuniers étaient des paysans qui avaient la charge du fonctionnement et du travail du moulin en plus de leur propre travail. Cette charge rentrait par obligation dans l'héritage familial qui se transmettait au fils aîné. Le meunier n'était pas seul car la gestion du moulin demandait l'effort conjugué d'au moins quatre personnes : le meunier, deux ouvriers et un apprenti. La vitesse de rotation des ailes devait être surveillée et contrôlée avec attention pour éviter un emballement qui aurait explosé le mécanisme.

Ces moulins à vent ont connu une forte activité meunière tout au long du XIX^e^ siècle avant d'être abandonnés au début du XX^e^ siècle. Certains ont connu un renouveau grâce à un changement d'usage : réduction en poudre de la chaux, du gypse ou de l'ocre, comme le montre le four à chaux attenant.

Dans le Luberon, les moulins à eau étaient préférés aux moulins à vent car plus facilement maîtrisables et d'un meilleur rendement. Cependant, l'énergie hydraulique était peu disponible à Saint-Saturnin, en dehors des moulins à eau de La Débruge-Perréal (construit en 1724 mais aujourd'hui disparu) et de Bourgane (construit en 1648 et appartenant au marquis) qui ne fonctionnaient que 3 mois par an.

Le four communautaire

Fossiles de rudistes (musée de géologie d'Apt) - *Photo Gilles Landrieu*

Four à chaux - *Photo Gilles Landrieu*

En contrebas du parking vous pouvez reconnaître un ancien four communautaire utilisé pour la fabrication de la chaux ou du gypse. Ce genre de four est muni de deux ouvertures, une basse pour introduire le combustible (charbon ou bois) appelée "gueule" et une haute pour charger les pierres calcaires, appelée "gueulard". Celui de Saint-Saturnin-lès-Apt a la particularité de posséder une longue rampe de chargement partant du parking pour accéder au "gueulard".

Du calcaire à la chaux

Le calcaire local est un calcaire dit urgonien formé sous la mer il y a 130 millions d'années (ère secondaire) à partir de coquilles de rudistes (mollusques lamellibranches à coquille calcaire aujourd'hui disparus). Chauffées pendant une centaine d'heures entre 800°C et 1000°C, les pierres calcaires deviennent de la « chaux vive » (oxyde de calcium). Mélangée avec de l'eau, la chaux vive forme une pâte nommée « chaux éteinte » (hydroxyde de calcium hydraté). Celle-ci est utilisée par l'homme depuis des millénaires comme mortier dans la construction, pour l'isolation des bâtiments, mais aussi pour aseptiser les murs des hôpitaux (la chaux étant bactéricide), en agriculture (notamment pour amender des sols trop acides et dans la fameuse bouillie bordelaise) et par les papeteries (pour blanchir le papier), les tanneries et les savonneries.

Du gypse au plâtre

Le plâtre était produit à partir de gypse, extrait des carrières et mines de la colline de Perréal située au sud du village et ce depuis fort longtemps (le gypse a été utilisé pour la restauration de la chapelle castrale en 1672). Le gypse est une roche sédimentaire cristallisée déposée en strates formées sur le Luberon il y a 30 millions d'années environ (ère tertiaire - Oligocène), lors de l'évaporation de l'eau dans des lagunes ou des lacs salés. Le gypse est un sulfate de calcium di-hydraté, c'est-à-dire qui contient des molécules d'eau. Chauffé pendant une dizaine d'heures à 180°C environ, le gypse perd une molécule et demie d'eau et devient du plâtre (poudre blanche). Mélangé à l'eau, celui-ci est un matériau de construction aux propriétés isolantes et ignifuges (c'est-à-dire difficilement inflammable), très utilisé notamment en Provence pour enduire les murs ou pour fabriquer les stucs ou gypseries moulées ou sculptées, souvent colorées, que l'on retrouve notamment dans les églises baroques et certaines demeures aristocratiques.

Panneau 1 : Aiguiers et barrages

L'eau est une ressource essentielle pour la vie des humains et de leurs troupeaux et, lorsqu'elle manquait, les habitants multipliaient les pèlerinages et processions traditionnelles pour demander la pluie, comme à la chapelle Sainte-Radegonde (colline de Perréal, sur le territoire de Saint-Saturnin) et à la chapelle Saint-Pierre-de-Bagnols (forêt de Villars). Pour un usage local en montagne (pastoral, domestique ou artisanal) on trouvait l'eau dans quelques sources mais aussi dans les aiguiers : ces derniers sont constitués d'une dalle rocheuse (impluvium) sillonnée de gouttières débouchant sur un réservoir étanche creusé dans le rocher. Ce dernier est parfois protégé par une borie (construction de pierres sèches) mais il est souvent à sec avant la fin de l'été. Près de 162 bories et 88 aiguiers (dont certains recouverts d'une borie) ont été recensés par Gilles Mourlon dans les années 1980 sur le territoire de Saint-Saturnin-lès-Apt.

Aiguier de Travignon couvert d'une borie
Photo Gilles Landrieu

Aiguiers Bessons
Photo Gilles Landrieu

Lorsqu'il pleut sur les Monts de Vaucluse, les eaux ruissellent en surface en direction de la plaine, ou s'infiltrent en profondeur dans le réseau de fissures des calcaires urgoniens du crétacé (calcaires principalement constitués de coquilles de rudistes, espèces de mollusques à coquilles aujourd'hui disparues, ou calcaires bioclastiques bédouliens) qui alimente des sources, notamment la plus grande résurgence d'Europe à Fontaine-de-Vaucluse.

Pour alimenter un village entier comme Saint-Saturnin, il fallait trouver des ressources plus conséquentes que les deux citernes médiévales qui captaient les eaux de ruissellement du donjon du château et du Catafau ou celle du portail Aiguier (XIV^{e} siècle).

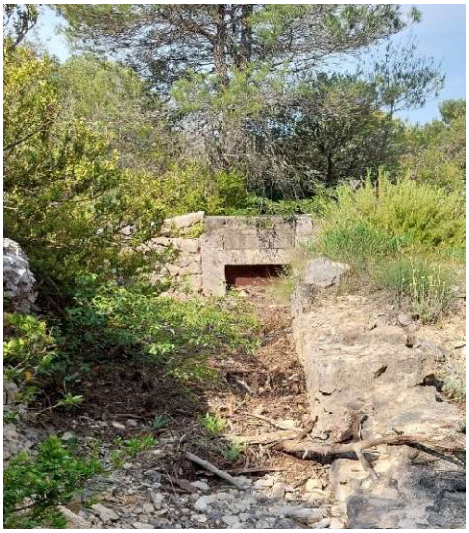
Intérieur de la citerne du Catafau
Photo Gilles Landrieu

La brutale crue du torrent de la Combe qui avait emporté quelques maisons en 1660 avait mis en évidence l'intéressante ressource de ce cours d'eau. En 1763, sous le marquis Jean Pierre François de Ripert de Monclar, on perça le rocher au-dessous du château et on réalisa en travers de la combe du château, une première digue (ou merlet) afin d'alimenter par un aqueduc gravitaire la fontaine du Matheron. En 1768 on perça à nouveau le rocher, cette fois-ci au-dessous du Catafau (le tunnel part du pied du grand barrage) pour y construire un aqueduc conduisant l'eau de la combe à la citerne de l'Horloge que l'on peut voir devant l'entrée de l'église. Le petit canal creusé dans le rocher qui conduisait l'eau depuis la retenue jusqu'à ce tunnel a été rendu visible par le curage de 2023.

En 1780, ce merlet est emporté par une crue et doit être refait. En 1800 un projet de barrage en travers de la Combe est envisagé en face de la plus haute tour de défense du château. Au début des années 1830, une pétition est adressée par les conseillers municipaux et les notables du village au Préfet de Vaucluse, attirant son attention sur le fait que la commune de Saint-Saturnin ne dispose que d'une fontaine (la Fontaine Matheron) et de deux citernes (citernes du Mourre et de l'Horloge), généralement à sec en été, pour près de 3000 habitants.

Aqueduc souterrain creusé dans le rocher sous le Catafau
Photo Gilles Landrieu

En 1832 se tînt un débat serré pour choisir entre l'édification d'un nouveau barrage dans la combe du château (qui fournirait l'équivalent de 30 citernes et qui écrêterait les crues du torrent) et la construction d'une nouvelle citerne en face de l'hospice, avec déplacement de l'ancienne fontaine au quartier de Léouze. Un « barrage-voûte » (dont la forme arquée permet de reporter les efforts dus à la poussée de l'eau de la retenue sur les rochers de chaque côté des rives), dénommé « l'écluse », fut construit plus en aval en 1835, juste après la construction de la citerne de l'Hospice. Ce barrage desservait principalement les fontaines du village après avoir traversé la galerie creusée sous le Catafau. Une dérivation permettait aussi de desservir une fontaine et l'ancienne école situées à l'époque à l'aval du barrage, au niveau de l'actuelle salle des fêtes. Mais à la fin de la même année, une crue brutale passa par-dessus l'écluse, descella une partie des pierres et ravina la rue de la Combe qui dut être pavée et équipée de cassis pour dissiper la force de l'eau. Pour atténuer les crues et empêcher l'inondation des quartiers Saint-Joseph et de la Gravière situés en aval, on construisit en 1843 un muret le long du chemin de la Bruyère et en 1846 le long du chemin de Saint-Roch. Le barrage étant déjà à sec le 9 août 1843, la retenue fut curée et l'ouvrage réhaussé de près de 4 mètres et muni d'un déversoir en 1852-53, puis à nouveau rehaussé en 1857. En 1875, des malfaçons sont constatées dans les maçonneries du barrage qui est partiellement démoli et reconstruit en 1877.



En 1878 on décide de creuser un canal à ciel ouvert d'un kilomètre de long (largeur 60 cm, profondeur 50 cm environ), partant de la Combe de Redony (au lieu-dit « la Martelière » où l'on peut encore voir la prise d'eau et la vanne métallique) et aboutissant en haut de la falaise au-dessus de la combe du Château, un peu en amont du barrage. Les travaux commencèrent en 1882 mais n'empêchèrent pas la retenue d'être à nouveau à sec en février 1896. Ce canal fut réparé en 1904.

Prise d'eau de la Martelière sur le Redony – *Photo Gilles Landrieu*

Les ingénieurs chargés de contrôler l'ouvrage en 1898, confirmèrent les doutes émis sur sa solidité lors d'une précédente expertise en 1853 : le Ministère enjoignit en 1898 la commune de baisser de 2 mètres la cote de remplissage maximal de la retenue, ce que le conseil municipal refusa, par crainte que le manque d'eau n'occasionne une émeute. Il fallut une troisième expertise conduite en 1899 sous la protection des gendarmes et face à 150 villageois mécontents, pour faire émerger une solution. Plutôt que de démolir ce premier barrage dangereux et d'édifier un nouveau barrage réservoir de 3400 m^3 sur le ravin du Redony situé plus à l'ouest, la municipalité décida de construire un deuxième barrage de 14 m de haut juste en aval du premier. Les travaux de construction de ce « barrage-poids » (qui oppose à la pression de l'eau de la retenue l'adhérence au sol rocheux permis par son poids) commencés en 1901 furent terminés en septembre 1902. Malheureusement déjà à sec en 1902 et en 1906 malgré des pluies abondantes, des fuites doivent être réparées. En 1904 le barrage est équipé d'un trop-plein pour empêcher son débordement. De 1947 à 1949, le barrage est réparé par injection de 49 tonnes de ciment sous pression dans la maçonnerie et le déversoir fut surélevé pour augmenter la capacité de la retenue. D'une contenance de 11800 m^3, il a alimenté la plupart des citernes, fontaines et lavoirs du village jusqu'à l'arrivée des réseaux d'eau potable en 1953.

Canal du Redony
Photo Gilles Landrieu

Fin janvier 2023, un diagnostic de sécurité demandé par la DREAL conduisit à réaliser deux forages d'investigation géotechnique qui percèrent accidentellement la canalisation d'évacuation noyée dans la maçonnerie. Des fuites persistantes sur le parement aval du barrage obligèrent à réaliser du 2 au 16 février une vidange d'urgence de la retenue compte tenu du risque de déstabilisation du corps du barrage. Dans le but de dégager la communication entre les deux barrages, la retenue fut ensuite curée de 300 m^3 de dépôts et une pompe installée à demeure. Une expertise est en cours en vue d'une remise en eau future de l'ouvrage.

Les deux barrages en 1954 - *Photo Fonds Michel Wanneroy*

Photo de la retenue : sécheresse de juillet 2022 - *Photos Gilles Landrieu,*

Photo de la retenue vidée et curée en février 2023 - *Photos Gilles Landrieu*

Panneau 2 : Remparts et village aux XI^{e} et XII^{e} siècles

Un territoire occupé dès l'antiquité

Le territoire de Saint-Saturnin-lès-Apt est occupé depuis fort longtemps. Des vestiges du néolithique supérieur (–2300 Av.J .-C.) et du bronze final (-1250 Av.J.-C.) ont été trouvés dans la grotte de la Lave (Vallon de Font Jouvale). À l'âge du fer (à partir du VII^{e} siècle av.J.-C.), la région était habitée par les Albici (ou Albiques) dont le dieu éponyme était Albiorix. César qui les a soumis en 49 av.J.-C. considérait ces gaulois comme de rudes montagnards fiers de porter les armes. Des vestiges de constructions d'un oppidum de cette époque (V^{e} au I^{er} siècle av.J.-C.) sont visibles sur la colline de Perréal. Lors des fouilles organisées en 1997 sur le site de Haute Roque (où est construit le château), il fut ramassé du mobilier qui illustre une large plage chronologique depuis le néolithique jusqu'au Moyen Âge roman, confirmant les fragments de céramiques protohistoriques, les débris gallo-romains et les vestiges de l'antiquité tardive trouvés sur l'ensemble du territoire, notamment sous la chapelle castrale, sous la porte de Rome, aux Andéols, aux Bassacs, aux Bassaquets, à Bardouin, au Bastidon, à Croagnes, à Damazian, à la Débruge, à la Gravière, à Perréal, au Pont, à Saint-Maurin, à Saint-Pierre d'Agnane, aux Trois-fontaines etc.

Vestiges de l'oppidum gaulois de Perréal de l'âge du fer (V^{e} au I^{er} siècle av.J.-C.) - *Photo Gilles Landrieu*

Sous la protection de la Pax Romana (paix romaine), les Gaulois descendirent de leurs habitats perchés et la plaine du Calavon se couvrit de villae (grandes fermes agricoles) et de vici (habitat groupé à vocation agricole, artisanal ou commercial).

Château et Chapelle castrale
Photo Jacques Huissoud

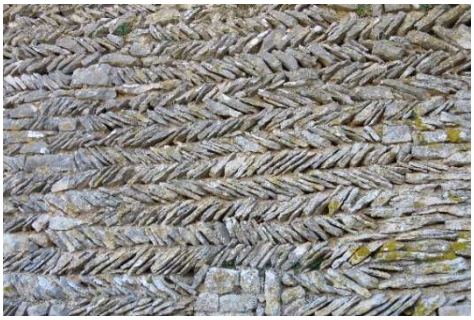
Du VIII^{e} au X^{e} siècle, la Provence était sous la menace des Sarrazins installés dans la péninsule ibérique, les Baléares et même le massif des Maures (ils étaient implantés au Freinet depuis 886) d'où ils ont lancé jusqu'en 972 de fréquentes razzias jusque dans les Alpes, pillant tout ce qui pouvait l'être et capturant des habitants pour les vendre comme esclaves en Espagne. Selon la légende des « douze hommes du château », douze rescapés du saccage du village d'Agnane (au nord de la colline de Perréal) en 869 par les Sarrasins qui écumaient le pays d'Apt, vinrent se réfugier sur ce site qu'il était facile de défendre par un simple mur construit au nord-est.

Le village de Saint-Saturnin (*Sanctus Saturninus aptensis*) est mentionné dès 959-960 dans une charte de l'Abbaye bénédictine de Cluny (en Bourgogne) par laquelle l'Abbé

Mayeul de Cluny accorda à l'évêque d'Apt, Arnufle, une « précaire » (c'est-à-dire une jouissance provisoire de biens de l'église, avec les revenus qui y étaient attachés). Il l'est aussi en 986, sous le nom de *villa* (quelques maisons autour d'une église) dans la précaire accordée par l'évêque Nartold d'Apt à Pons Arbald, premier seigneur de Saint-Saturnin, et à son épouse Hermengarde, qui se seraient installés à Saint-Saturnin vers 960. Le fief comprenait aussi Agnane (*Anihana*), Antignane (aujourd'hui Villars) et Croagnes (*Crohanis*). Le village est désigné comme « castrum » (village fortifié) en 1006 dans la charte n°59 du cartulaire de la cathédrale d'Apt par laquelle Humbert, frère d'Hermengarde, fait une donation à l'église d'Apt. La famille Arbald a dû participer à l'expédition organisée en 972-974 pour chasser les Sarrasins de la région par Guillaume « le Libérateur », comte de Provence, et son frère.

Vue de l'éperon rocheux de la Haute Roque depuis le barrage - *Photo Gilles Landrieu*

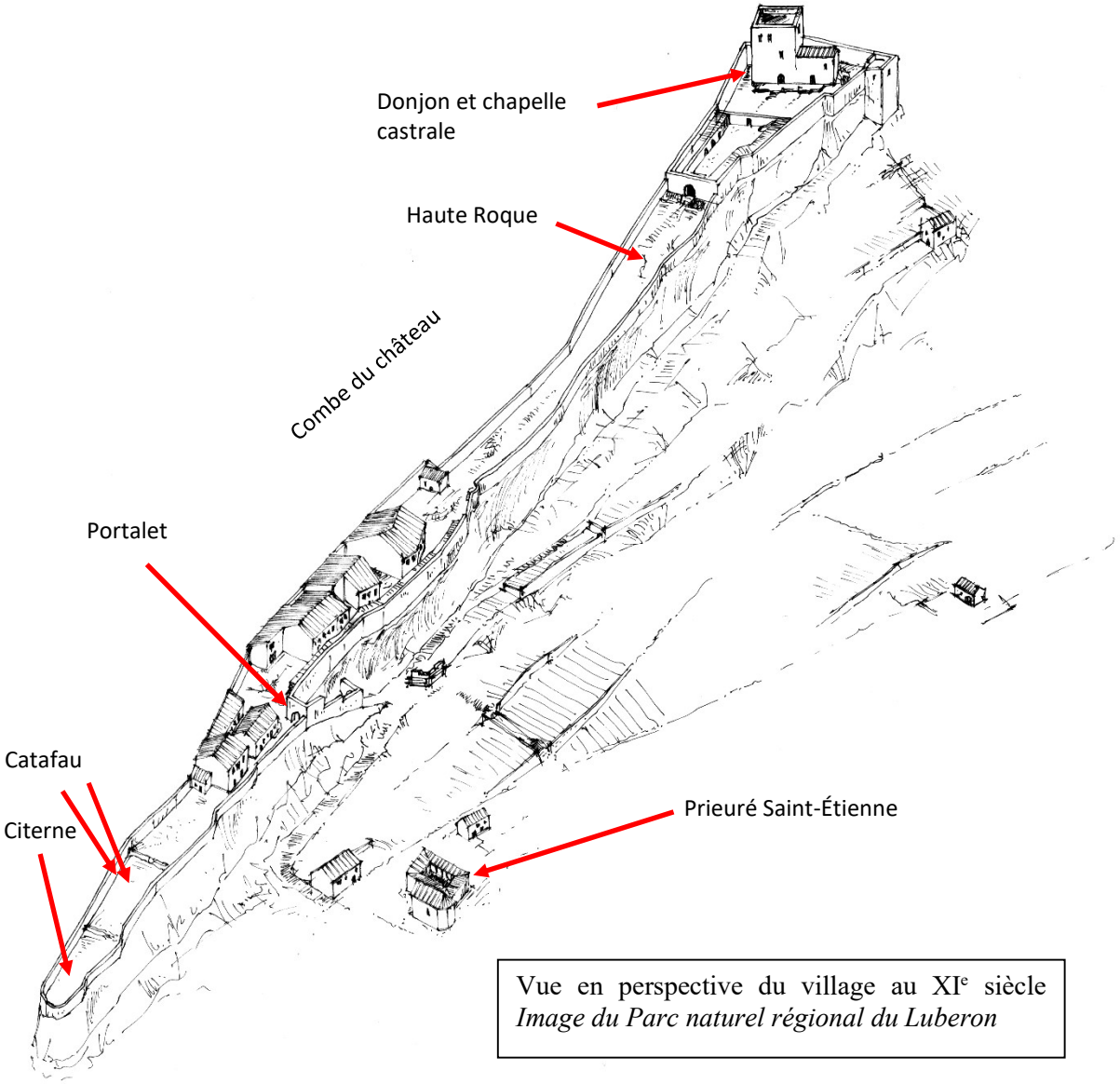
Les premières fortifications autour du donjon initial sont attribuées à Pons Arbald. Elles visaient à protéger les habitants des Sarrazins. Les premiers remparts montrent un appareillage remarquable en chevrons (ou « en écailles de poisson » ou « à la sarrasine »). Ils étaient équipés de tours qui ont disparu, sauf la poterne à double ogive dénommée Portalet ou Porte de la Guérite (XII^{e} siècle), unique porte d'entrée du castrum du XI^{e} siècle, de deux citernes dont une à la pointe du Catafau et une autre dans le donjon. Des anciennes latrines encore visibles au sommet des ruines du donjon montrent que le donjon avait au moins un étage de plus.



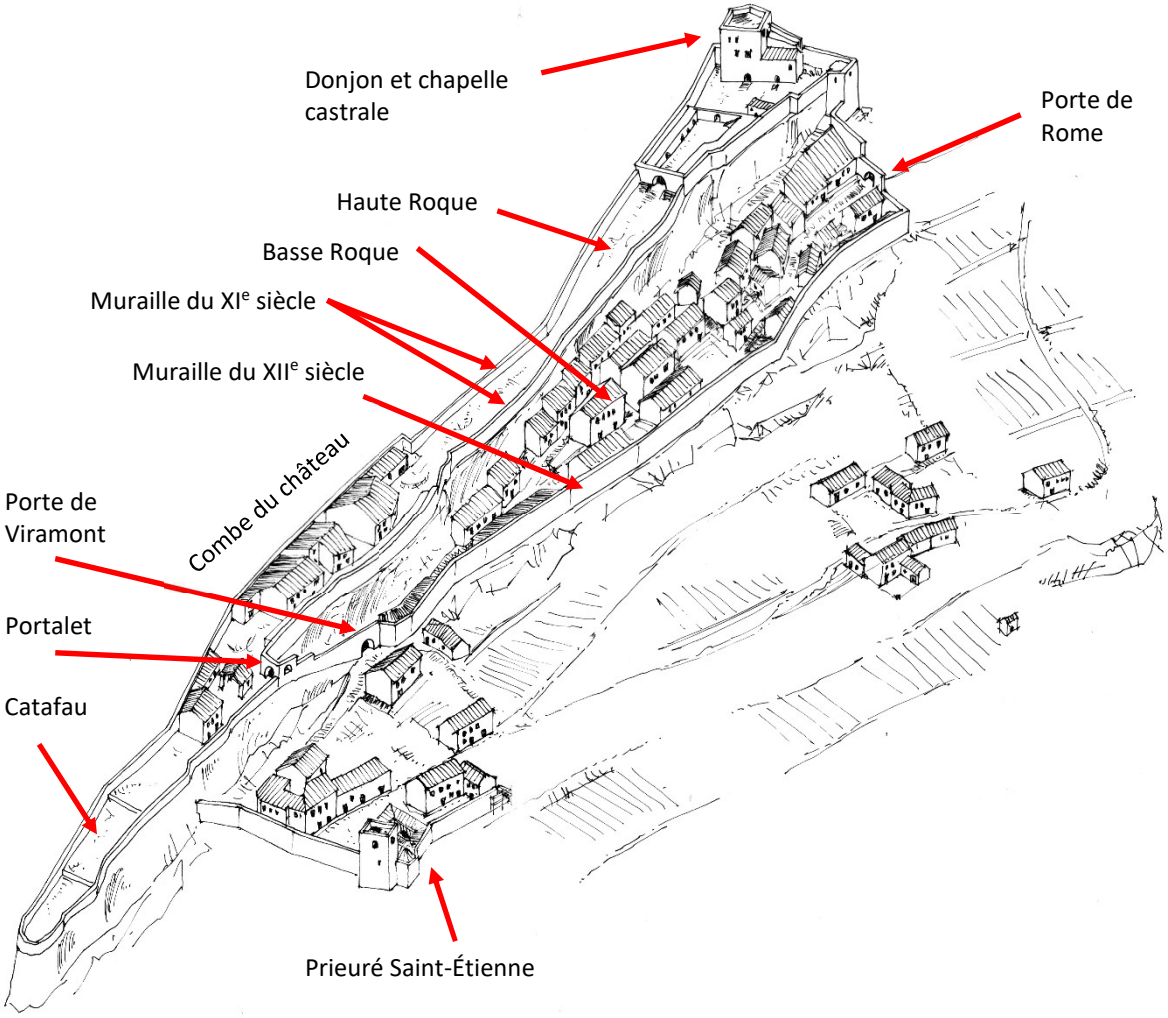
Appareillage en chevrons
Photo Gilles Landrieu

Le Portalet - *Photo Jacques Huissoud*

Au XII^{e} siècle, la population ayant augmenté, des maisons furent construites au sud et à l'est, sur la Basse Roque, nécessitant l'agrandissement des murailles et l'ajout de nouvelles portes : porte de la Roque (ou de Villemont, ou de Viremont ou de Viramont) et porte de Rome (ou des Alpes ou de la Pertusade) protégeant le quartier des Baux (ou de la Montagneire). Seuls le Prieuré Saint-Etienne rattaché à l'Abbaye bénédictine de Montmajour (près d'Arles) et son cloître restaient isolés en dehors des remparts.



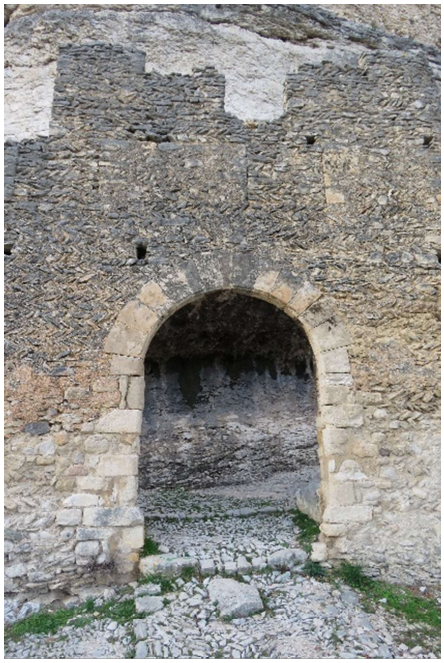
Vue en perspective du village au XI^{e} siècle *Image du Parc naturel régional du Luberon*



Vue en perspective du village au XII^e siècle - *Image du Parc naturel régional du Luberon*

La pointe sud-ouest dite du Catafau qui n'a dû être équipée que d'un système de défense léger, sera utilisée plus tard comme cimetière, d'où son nom (Catafau signifie cimetière en provençal). Les premiers seigneurs de Saint-Saturnin, Pons Arbald et son petit-fils Pons Polverel, y seraient enterrés.

Muraille du XII^e siècle et Portalet *Photo Gilles Landrieu*



Porte de Viramont XII^e siècle *Photo Gilles Landrieu*

Panneau 3 : Chapelle castrale

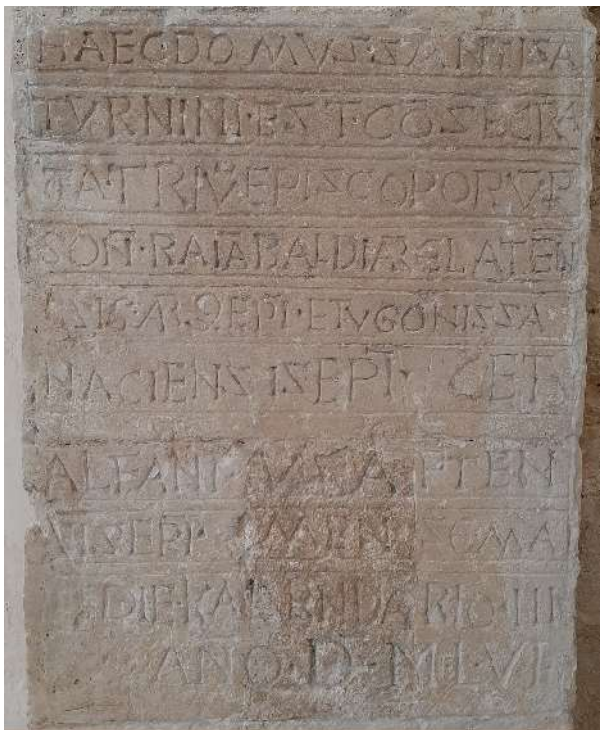
Donjon avec archères, chapelle avec clocheton, calvaire et chemin de croix - *Photo Gilles Landrieu*

Le donjon et la chapelle castrale ont été construits sur les restes d'un édifice romain, sans doute un mausolée ou un temple aux dieux Mars ou Saturne, et d'un sanctuaire ou oratoire paléochrétien (du V^{e} ou VI^{e} siècle ap.J.-C.) dont l'autel (une pierre de réemploi, creusée en son centre pour accueillir les reliques du saint) a été trouvé en 1997 dans le sol de l'abside à 80 cm de profondeur. En effet, la présence de chrétiens dans la région de Apt est attestée dès 314 Ap. J.-C. et le premier évêque, saint Castor est mentionné en 419 Ap.J.-C. De style roman, la chapelle fut construite au XI^{e} et XII^{e} siècle dans un donjon dont elle n'occupait à l'origine que la partie sud-est, ce qui ne lui permettait pas d'accueillir plus d'une vingtaine de personnes. Un mur (anciennement situé au droit de la chaire actuelle) séparait la chapelle d'une grande pièce, sans doute une salle d'armes dont les archères sont encore visibles.

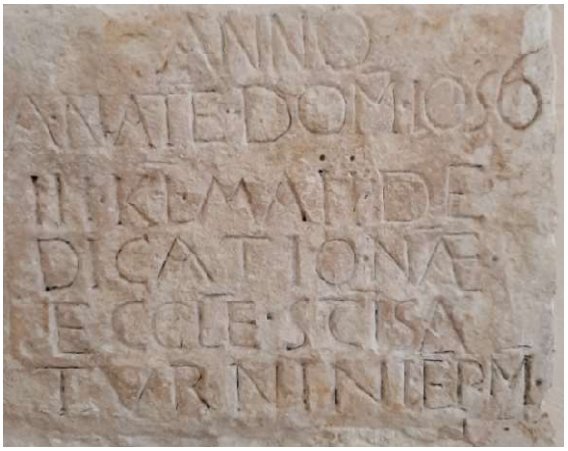
Autel paléochrétien retrouvé dans le sous-sol de la chapelle *Photo Michel Wanneroy*

Les pierres utilisées pour la construction du donjon proviennent en partie de pierres récupérées sur site, comme le montre le réemploi de stèles ou tombes gravées d'origine romaine dans le soubassement extérieur est du donjon.

Inscription romaine sur une pierre de réemploi utilisée pour la construction du donjon (mur sud-est)
Photo Gilles Landrieu



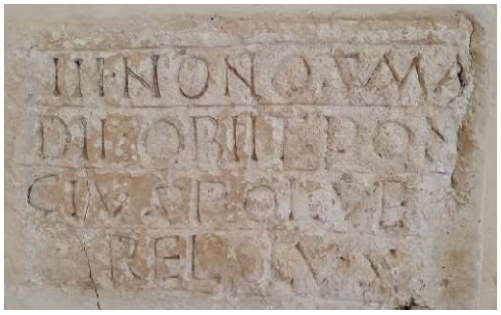
Deux inscriptions relatant la consécration de l'église en 1056, en chiffres romains et arabes - *Photo Gilles Landrieu*



La chapelle est dédiée à saint Saturnin (ou Sernin ou Savournin), premier évêque de Toulouse et martyr très populaire du III[e] siècle comme le montre le petit autel retrouvé sur place gravé à son nom : cet autel réemploie un ancien « cippe » romain, c'est-à-dire un petit pilier signalant l'emplacement d'une tombe. La chapelle est consacrée église paroissiale en 1056 par trois évêques, selon les dédicaces ci-dessus visibles dans la chapelle sur les piliers de l'arc du chœur : il s'agit des évêques Rambaud archevêque d'Arles, Hugues évêque de Senez et Alfant évêque d'Apt, tous trois cousins, ce qui démontre son importance. Alfant, petit-fils de Humbert de Goult et frère de Pons Arbald, était aussi le frère de Rostang d'Agoult à l'origine des maisons de Simiane, de Viens et d'Agoult (Goult).

Autel-cippe romain dédié dans un second temps à saint Saturnin - *Photo Gilles Landrieu*

Les deux « obits » (service religieux célébré en mémoire d'un défunt et pour le salut de son âme, généralement le jour anniversaire du décès) rappellent le décès des deux premiers bénéficiaires de la précaire accordée par l'évêque Nartold d'Apt à Pons Arbald, premier seigneur de Saint-Saturnin et Pons Polverel, petit-fils du précédent et frère de Hugues, évêque de Senez.



Inscriptions mentionnant des « obits » en l'honneur d'Arbald et de Pons Polverel
Photo Gilles Landrieu

Que signifient les inscriptions latines de la chapelle castrale ?

Les deux inscriptions de consécration de l'église castrale peuvent se traduire comme suit :

- *ANNO A NA(TIVITA)TE DOM(INI) 1056 III K(A)L(ENDARIO) MAII DEDICATIO NAE(?) ECCLE(SIA) S(AN)TI SATURNINI EP(ISCOPI) M(ARTIRI)*
  L'année depuis la naissance du Seigneur (Jésus-Christ) 1056, 3e jour des calendes de mai dédicace de l'église de saint Saturnin, évêque martyr
- *HAEC DOMUS SANTI SATURNINI EST CO(N)SECRATA TRIV(M) EPISCOPORV(M) P(ER) SON(NIS) RAIA(M)BALDI ARELATENSIS AR(CHI) EPI(SCOPI) ET UGONIS SANACIENSIS EPI(SCOPI) ET ALFANI APTENSIS EPI(SCOPI) MENSE MA DIE KALENDARIO III AN(N)O D(OMINI) MLVI*
  Cette maison de saint Saturnin est consacrée par les 3 évêques Rambaldus archevêque d'Arles, Ugonis Evêque de Senez et Alfan évêque d'Apt, au 3eme jour des Calendes du mois de mai année du Seigneur 1056

I NONOS SANTI SATURNINI MARTIRI ce qui signifierait : en l'honneur de saint Saturnin martyr

NONOS N(OVEMBRIS) 6 OBIT ARBALDUS ce qui signifierait : Obit le 6 novembre en l'honneur de Arbald

III NONOS MA D II OBIIT PONCIUX POLVERELLUS ce qui signifierait : 3 Obit le 2 mai en l'honneur de Pons Polverel

À partir de 1349, après avoir perdu son statut d'église paroissiale au profit du prieuré Saint-Étienne situé dans le village, la chapelle castrale se dégrada peu à peu, mais attira toujours des fidèles venus prier saint Saturnin, notamment des malades et estropiés dont certains auraient obtenu la guérison. Elle est mentionnée en ruine au XVIIe siècle.

Blason des Pénitents blancs
Armorial d'Hozier

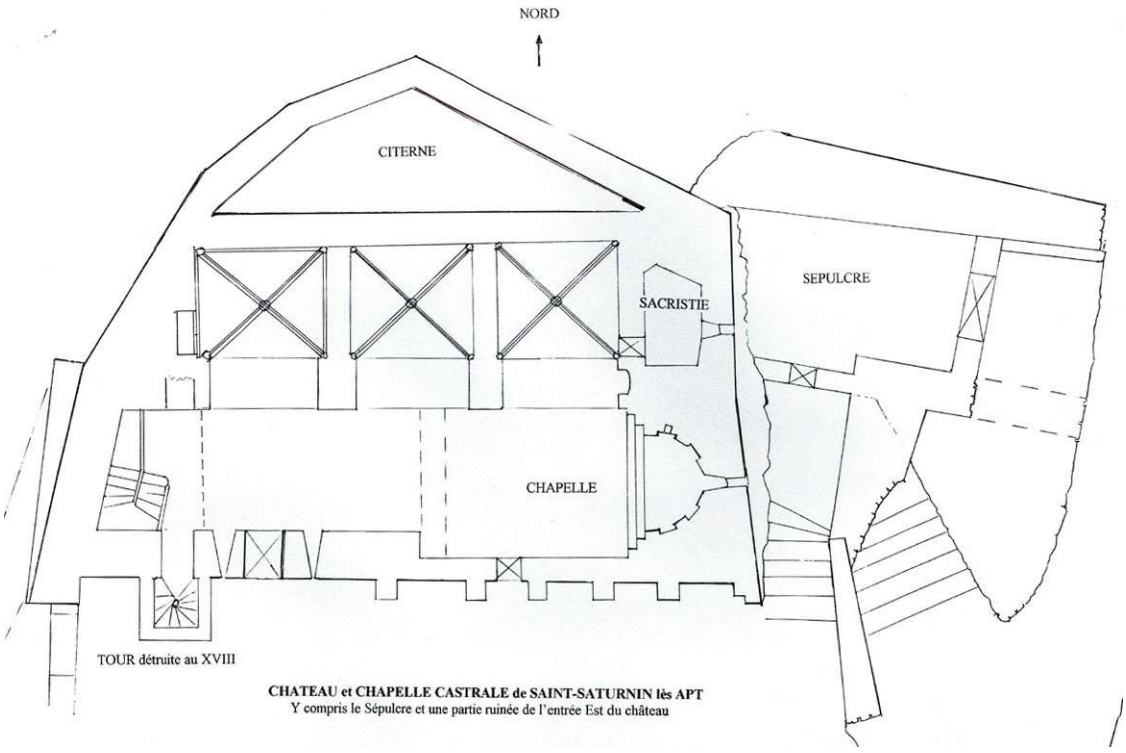
À la fin du XVIIe siècle, les Pénitents blancs (appelés aussi Confrérie des hommes) qui regroupe des hommes engagés dans l'amour du prochain, le refus de la violence et la fréquentation des sacrements, réunit des dons pour assurer la sauvegarde et la restauration de la chapelle, permettant qu'elle soit rendue au culte dès 1671 : celle-ci leur est d'ailleurs affectée en 1672. Les murs extérieurs furent consolidés, le mur intérieur fut abattu en 1672 afin d'étendre la chapelle à tout le donjon, annexant l'ancienne salle d'armes, une tribune fut construite au nord-est (en 1673), les sols furent refaits (en 1674), une cloche fut placée dans un clocheton (en 1675), la chaire du XVe siècle fut posée (en 1675) et une chapelle fut ouverte au nord (Notre Dame de la Consolation en 1683).

Le style baroque de l'époque masqua l'abside romane et l'intérieur des arcatures fut plâtré masquant des fresques du XIVe siècle que l'on peut aujourd'hui deviner avec difficulté, représentant une crucifixion de Jésus-Christ et une descente de croix. Le sommet de l'abside en cul de four fut décoré d'une colombe encadrée de rayons dorés en stuc et d'étoiles dorées sur fond bleu. L'ouverture centrale fut bouchée et l'autel baroque (restauré) surmonté d'un tableau (le fameux tableau du miracle, aujourd'hui accroché à la tribune) encastré dans les piliers d'arcature.

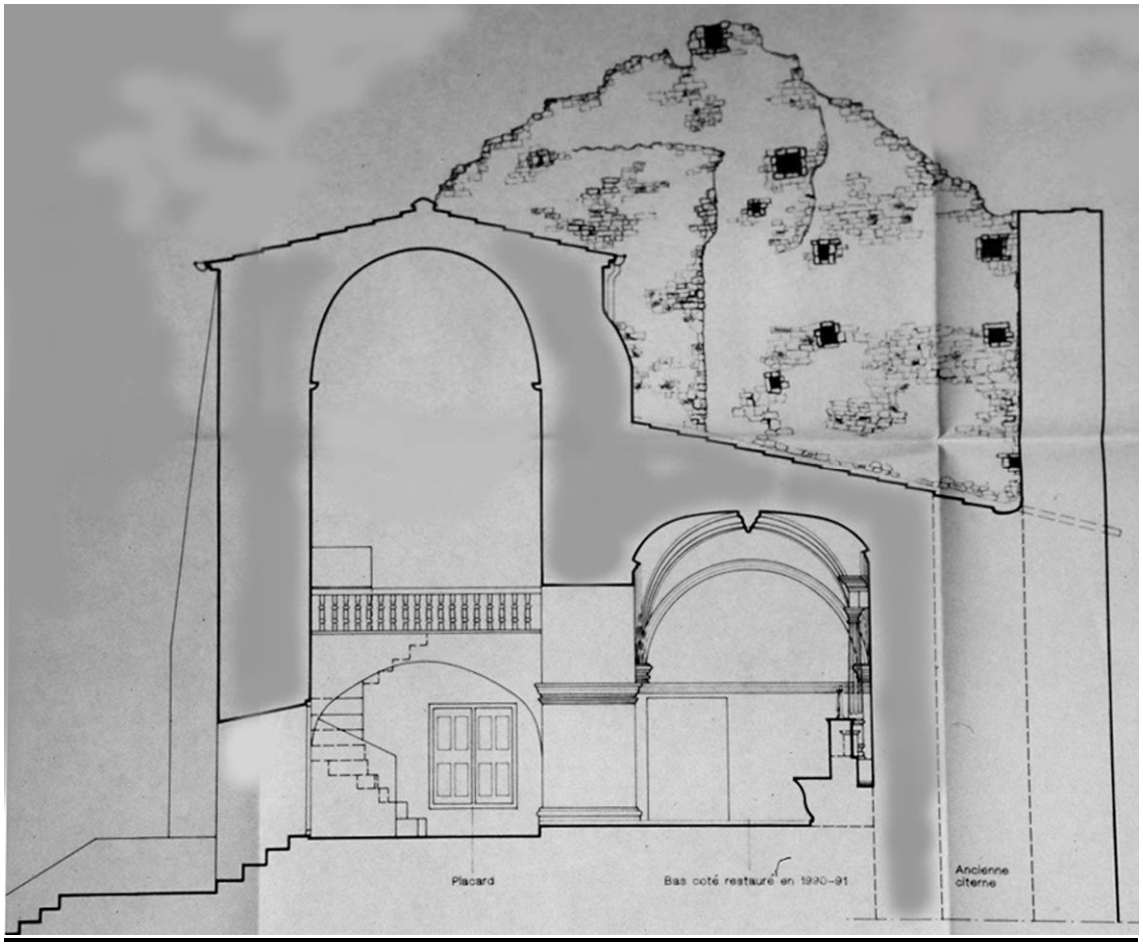
Lors de la peste de 1720, la chapelle du château qui était désertée depuis longtemps servit d'infirmerie et de lieu de quarantaine aux malades de Saint-Saturnin, entraînant bien des dégâts que la communauté d'habitants répara en 1726 (couverture, sols, tribune…). Le calvaire date de 1829, le chemin de croix extérieur et la clôture de 1831, mais le Christ en fonte ne fut posé sur la croix qu'en 1867. L'ancien puits en face du calvaire fut transformé en bassin et relié à la citerne du donjon en 1842, permettant de produire un éphémère jet d'eau. La chapelle fut classée

monument historique en 1921 et restaurée de 1983 à 2000. Depuis longtemps, les Saturninois viennent chaque année y fêter l'ascension et la fête de saint Saturnin, et la chapelle abrite quelquefois des concerts.

Montée des villageois au château vers 1930 lors d'un jour de fête *(Photo Fonds Michel Wanneroy)*



Plan du château et de la chapelle castrale - *Fonds Michel Wanneroy*



Coupe du château et de la chapelle castrale - *Fonds Michel Wanneroy*

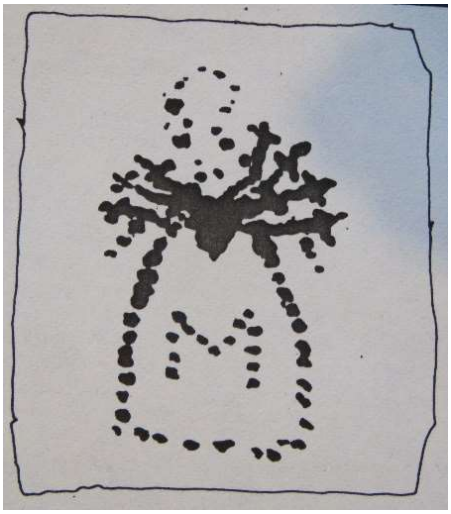
Panneau 4 : Le « miracle » de Saint-Saturnin-lès-Apt

Portrait de Rosette Tamisier
tiré du livre « L'affaire Rosette Tamisier, précédée d'une notice sur Pierre-Michel Vintras et sa secte », de l'abbé Jean François André

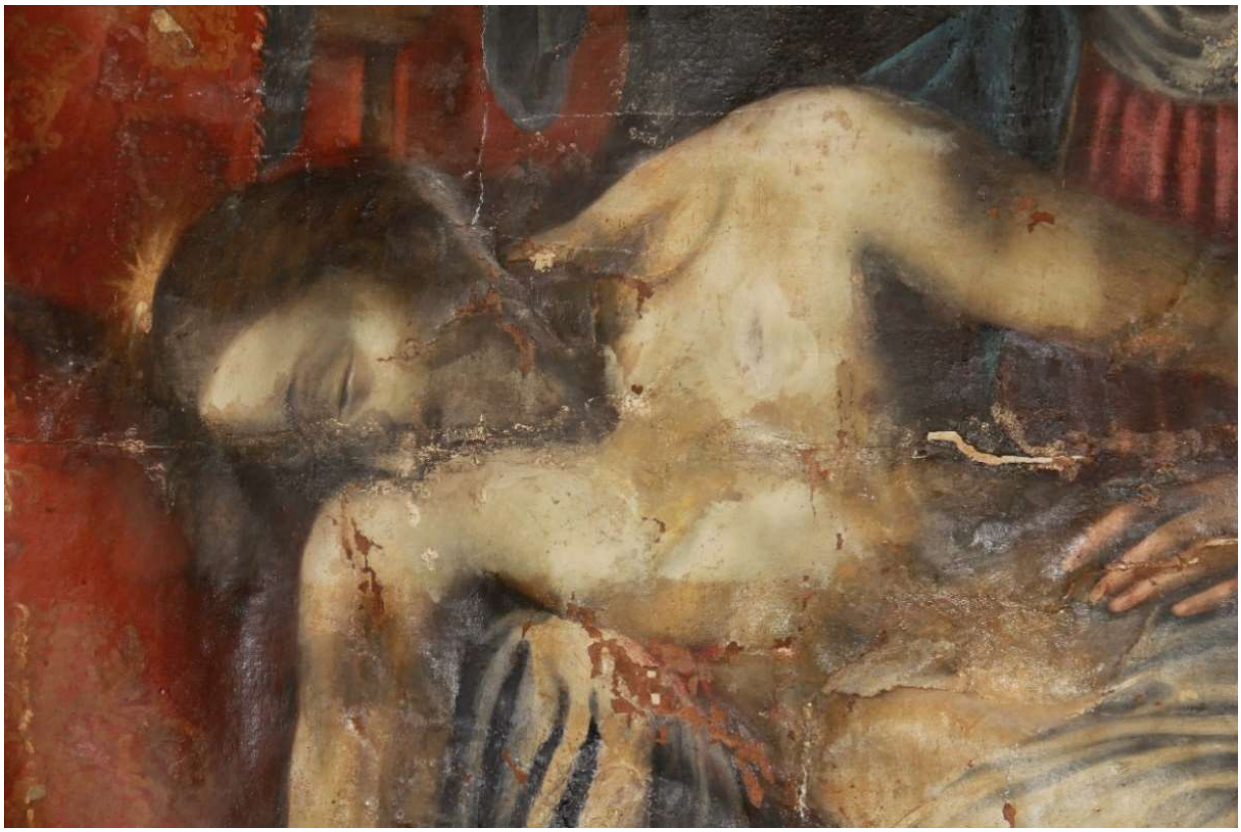
Cette histoire met en scène Rosette Tamisier, une jeune femme de Saignon de 34 ans. De novembre 1850 à février 1851, soit sept ans avant les apparitions de La Vierge à Bernadette Soubirous à Lourdes, Rosette accompagnée de son amie Joséphine Imbert, venait régulièrement prier devant un tableau du XVIII^{e} siècle accroché au-dessus de l'autel de la chapelle castrale, représentant la descente de croix de Jésus-Christ : au premier plan Jésus sur les genoux de Marie, sa mère, entre à gauche saint Etienne (portant la palme du martyre et une pierre de sa lapidation) et à droite saint Saturnin (habillé en évêque accompagné du taureau de son supplice) et saint Jean, et en arrière-plan Marie-Madeleine, Marie Salomé et Marie Jacobé peu visibles. Rose vit saigner la plaie au côté du Christ. Le phénomène se produisit six fois successivement sur les différentes plaies de Jésus, y compris devant le curé Grand, le maire Bontems, le docteur Clément, un gendarme et près de 600 personnes. 250 d'entre eux signèrent le procès-verbal du maire daté du 16 décembre

1850, après le descellement du tableau dont l'envers ne révéla que poussières et toiles d'araignées.

Dessin d'un stigmate de Rose Tamisier *Image Thierry Laigle*



L'autel du XVIII[e] siècle
Photo Gilles Landrieu



Détail du tableau du miracle montrant la plaie au côté
Photo Michel Wanneroy

Qui était Rose Tamisier ?

Rose Tamisier est née en 1816 à Saignon de parents agriculteurs. Ayant appris à lire et à écrire, elle devient institutrice du village. Elle était de santé fragile. Selon certains témoignages, sa vie est émaillée, dès l'enfance, de faits étranges qui la faisaient appeler « la sainte » : des anges lui donneraient la communion, elle porterait des stigmates (blessures aux mains, aux pieds et à la poitrine, à l'image de celles du Christ sur la croix) et elle recevrait des visions pendant la nuit.

Après avoir habité à Saignon, elle vient habiter chez son frère, marié à Saint-Saturnin, qui exploite une auberge. Elle fréquente volontiers la chapelle du château pour y prier avec son amie Joséphine Imbert.

L'archevêque Mgr Debelay, le sous-préfet d'Apt M. Grave, le préfet, et bien d'autres observèrent le phénomène sans toutefois pouvoir démontrer de supercherie. L'affaire eut un retentissement national comme en témoignent les nombreux articles de presse de l'époque dans toute la France, et des milliers de dévots et curieux affluèrent à Saint-Saturnin, divisant opposants et partisans du miracle. Suite à la plainte des autorités ecclésiastiques qui avaient conclu sur le rapport d'une commission nommée en janvier 1851 « *à l'impossibilité de reconnaître le caractère d'un vrai miracle* », la justice s'en mêla. Le tribunal de Carpentras se déclara incompétent après avoir entendu 39 témoins. Le parquet ayant fait appel, la cour d'appel de Nîmes jugea Rosette coupable « *d'escroquerie et outrage par gestes aux objets du culte catholique »* du fait de vol d'hosties dans le tabernacle de l'église de Saignon et d'apposition de sang sur un tableau pour faire croire à un miracle… Renvoyée devant le tribunal de police de Carpentras, elle fut condamnée à la peine maximale, soit 6 mois de prison et 16 francs d'amende qu'elle ne put payer, ce qui allongea sa peine de 6 mois supplémentaires. Elle ne fut libérée qu'en 1852, grâciée par Napoléon III. Elle continua à protester de sa bonne foi et rentra à Saignon s'occuper de son père malade, menant une vie de piété mais interdite de sacrement tant qu'elle persévèrerait dans son imposture. Elle ne fit plus parler d'elle jusqu'à son décès en février 1899, à l'âge de 82 ans, après avoir reçu les derniers sacrements.

Caricature parue dans le journal Charivari
Image Thierry Laigle

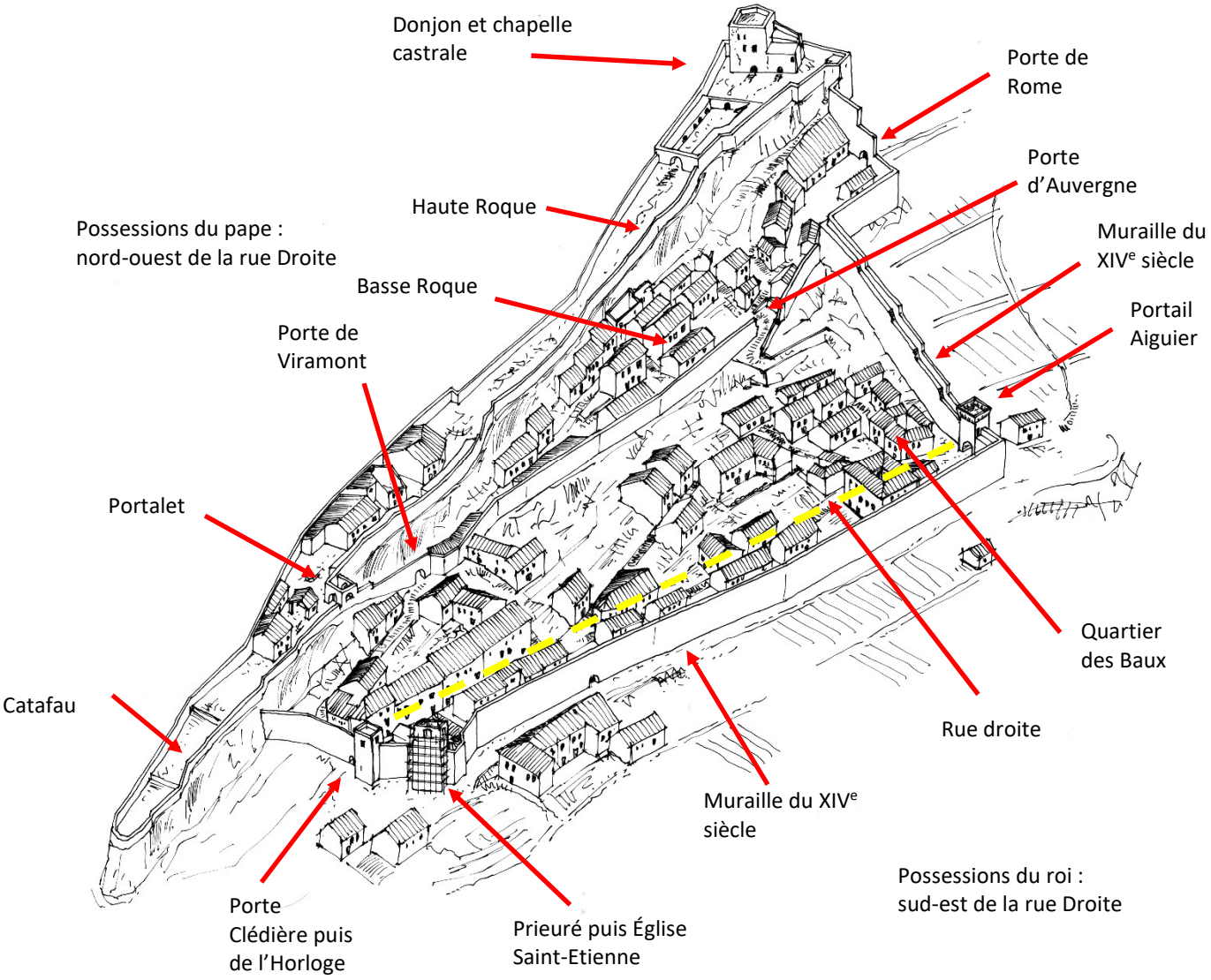
Dans cette affaire, on peut s'interroger sur le rôle joué par plusieurs personnages comme Rosette Tamisier sur laquelle circulait toutes sortes de récits mystiques, comme le curé Grand au fort tempérament, auquel cet évènement donnait beaucoup d'importance, comme l'aubergiste Antoine Jean et son épouse qui hébergeaient leur cousine Rosette et pour lesquels l'afflux de visiteurs étaient une aubaine commerciale, mais aussi comme certains membres de la secte « L'œuvre de la miséricorde » lancée par Pierre Michel Vintras autoproclamé « prophète eucharistique ».

Lors des apparitions de Lourdes à sainte Bernadette Soubirous, le sous-préfet dira à l'évêque de Tarbes : « Ne renouvelons pas une affaire Rosette Tamisier… ».

Panneau 5 : Remparts et village aux XIII[e] et XIV[e] siècles

Devant les désordres du XIV[e] siècle, les ordonnances de remise en état des fortifications du comté édictées en 1363 et 1367 par les États de Provence conduisirent à réaliser la troisième ligne de remparts ; ces ordonnances recommandaient même la destruction des maisons et hameaux isolés. Cette ligne de remparts engloba les faubourgs neufs situés entre l'église et le portail Aiguier (ou Liguier ou Leydier) - dont le nom vient du puits installé sur la plateforme, alimenté par les eaux de ruissellement venant des toitures -, principale entrée du village, orientée vers l'Est. Deux autres portes permettaient de d'accéder à l'ouest (Porte des Lices, de la Plaine, de la Place ou Clédière ouverte en 1435) ou vers le sud (portail Matheron). Le portail Aiguier était défendu par une herse sarrasine en fer, une lourde porte en bois (dont les gonds sont encore visibles) et sa tour crénelée « ouverte à la gorge » (c'est-à-dire dont le mur côté forteresse n'est pas construit, comme le montre le raccord de maçonnerie aujourd'hui visible). À l'intérieur du Portail Aiguier on peut observer des inscriptions : le mot « vierge », les lettres M et A (symbole de Marie, mère de Jésus-Christ) et le dessin d'une ancre de marine, symbole de la vertu d'espérance depuis l'antiquité chrétienne (aux côtés de la croix, symbole de la foi, et du cœur, symbole de la charité). Le portail portait trois écussons aux armes du roi de France (fleurs de lys), du pape (deux clefs) et de la communauté d'habitants (vache, étoile et croisette). En effet, depuis 1214, la rue Droite (aujourd'hui rue du Théâtre) qui partait du Portail Aiguier, séparait les possessions du pape (au nord-ouest de la rue) et celles du roi (au sud-est). Onze bornes furent placées reliant le quartier des Trois-Fontaines, le nord du portail Aiguier, le quartier Saint-Joseph, le chemin des Bruyères, et le chemin de Gargas jusqu'au domaine Saint-Jean. Ceci faisait que, de part et d'autre de la même rue, les habitants ne payaient pas le sel au même prix et que, pendant deux siècles (1214-1408) Saint-Saturnin fut dirigé par deux co-seigneurs vassaux du pape (via le Comtat Venaissin) pour l'un et du roi (via le comte de Provence) pour l'autre.

Portail Aiguier
Photo Gilles Landrieu



Vue en perspective du village au XIVe siècle : les possessions du pape sont au nord-ouest de la rue Droite (pointillé jaune), celles du roi au sud-est - *Image du Parc naturel régional du Luberon*

Emplacement présumé du quartier du Massacre - *Photo Gilles Landrieu*

Les fortifications étaient équipées au XIVe siècle de coursives, des bardages de bois sur corbeaux de pierres permettant à la garde de circuler. Elles ont été bien utiles au moment de la guerre de 100 ans (1337 à 1453) pour mettre les villageois à l'abri des incursions du Prince Noir (fils d'Edouard III d'Angleterre), des pillages (de 1389 à 1399) de Raymond de Turenne, Capitaine du

Comtat Venaissin, qui a notamment ruiné Notre-Dame de Clermont, Saint-Lambert et Roquefure et rançonné Apt. Elles l'ont surtout protégé des saccages, enlèvements et rançonnages perpétrés par les tuchins, brigands et routiers (anciens mercenaires sans emploi) qui, de 1355 à 1378, ont détruit à jamais de nombreux villages alentours ainsi que l'abbaye de Sainte-Croix située entre Saint-Saturnin et Roussillon, dont les religieuses durent se réfugier à Apt. Selon la légende, au lieu-dit « quartier du Massacre » dans la Combe du Château, une petite troupe de partisans de Raymond de Turenne aurait été massacrée sous une pluie de pierres et de flèches lancées par la milice saturninoise depuis le Catafau et depuis les moulins.

Ces fortifications ont donc permis le développement agricole, économique et démographique du village : défrichement de nouvelles terres et doublement de la population en deux siècles. Cependant la peste noire de 1347-1352 décima la moitié de la population (soit un millier d'habitants), sans compter ses répliques successives, tous les 20 ans environ, notamment en 1628 et 1720.

Maison médievale fin XIII^{e} et XIV^{e} siècle qui a abrité la halle, marché de nourriture
(Photo Fonds Michel Wanneroy)

Les principaux seigneurs de Saint-Saturnin après 1214

L'origine de la co-seigneurerie remonte à 1214 : Bernard I seigneur de Saint-Savournin ayant tué un chevalier de l'Ordre du Temple (rattaché au pape), dut faire d'importantes donations à l'Église à titre de compensation. Il fit notamment à la papauté, représentée par le recteur du Comtat Venaissin, le leg du castrum de Croagnes et de la moitié nord-occidentale de son fief de Saint-Savournin (nord-ouest de la rue Droite aujourd'hui rue du Théâtre).

Reforciat d'Agoult, seigneur de Saint-Saturnin, nommé capitaine général du Comtat Venaissin par le pape Benoit XIII, occupa la partie sud-orientale de Saint-Saturnin et se fit construire près du portail Aiguier un palais dénommé « vieil castel », détruit au XVI^{e} siècle. Guillaume du Luc lui céda en 1408 la partie nord-occidentale du village (donc la partie relevant du pape) dont il était propriétaire, réunissant enfin les deux co-seigneureries en une seule. Reforciat n'en profita pas longtemps car, nommé commandant des troupes de Louis II d'Anjou (roi de Naples et de Sicile, Duc d'Anjou, Comte de Provence et de Forcalquier), il fut peu après accusé de trahison et décapité en 1414. Ses biens furent confisqués et attribués à Jacob Giraudi à qui le pape avait déjà confié la partie nord-occidentale : il n'y avait de nouveau plus qu'un seul seigneur à Saint-Saturnin. En 1419, la veuve du comte de Provence réattribua la seigneurie de Saint-Saturnin à Fouques d'Agoult, frère de Reforciat. Ceci n'empêchait pas les seigneurs successifs de Saint-Saturnin de prêter hommage à la fois au roi et au pape jusqu'à l'arrêt du

Conseil du roi du 14 février 1719, sous la régence du duc d'Orléans, qui consacra la fin de la souveraineté papale.

En 1654, la seigneurerie de Saint-Saturnin est acquise, en même temps que celle de Roussillon par Laurence de Veirac, veuve du sieur de Vins. En 1739 le terroir de Saint-Saturnin échoit par héritage au comte de Vintimille qui, couvert de dettes, sera contraint de la vendre en 1750 à Jean-Pierre-François Ripert de Monclar, Procureur général au Parlement de Provence. Ce dernier obtint du roi en 1769 des lettres patentes lui conférant le titre de marquis et, l'année suivante, il acquit les domaines de L'Angoustine et du Saffranier. Lorsqu'il meurt en 1773, son titre de seigneurie de Saint-Saturnin échoient à son fils Jules-Claude-Louis Ripert de Monclar qui, lors de la Révolution, est déclaré émigré et dont les biens sont mis sous séquestre. Arrêté, il est condamné à mort le 19 juin 1794.

<u>La cuve vinaire et les fours banaux</u>

Cuve vinaire
Photo Gilles Landrieu

Four banal d'en haut
Photo Gilles Landrieu

Sur le chemin allant du portail Aiguier vers l'église on peut voir sur la droite, longeant la rue des Pénitents blancs, les vestiges de la cuve vinaire (pour stocker du vin) et du premier four banal (four d'en haut, actif jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle). Le four banal d'en bas a, quant à lui, été construit en 1715 (date sur la clé de voute).

Qu'est-ce qu'un four banal ?

La « banalité » était un droit du seigneur de contraindre les habitants de son fief à utiliser, moyennant redevance, l'équipement qu'il mettait à leur disposition (four, moulin, pressoir…). En effet ces deux fours appartenaient au seigneur qui recrutait les deux fourniers chargés de l'alimentation en bois, du chauffage et de la cuisson des pâtons apportés par les habitants selon le tour de rôle du quartier. Cette mutualisation du chauffage du pain constituait une mesure raisonnable permettant d'économiser la consommation de bois de cuisson réputée très importante (si on en croit le « Règlement sur la conservation de la forêt » de 1790), mais elle donnait au seigneur un moyen de pression majeur touchant l'alimentation journalière de tous les habitants. De plus, la mise à disposition des fours pour la population faisait l'objet d'un « droit de banalité » au profit du seigneur correspondant au 30ème pain de chaque cuisson. Quelques bourgeois obtinrent (contre supplément de redevance) l'autorisation de se faire construire un four particulier. Le fonctionnement de ces fours était l'occasion de fréquents conflits entre les fourniers et la population représentée par les consuls. En 1789 les fours banaux étant recensés comme biens nationaux, la gestion du four d'en bas fut confiée aux consuls qui durent recruter les fourniers. Son ancienne propriétaire, la marquise Catherine de Lisle, le racheta en 1794 et le confia à sept citoyens décidés à bien profiter de la situation.

Racheté par un particulier en 1804, le four intéressa une clientèle de plus en plus réduite car beaucoup de maisons bourgeoises disposaient de leur propre four. De 1840 à 1870 il fut légué au bureau de bienfaisance qui cuisait le pain des indigents à prix réduit, puis cessa toute activité en 1872.

Four banal d'en bas - *Photo Gilles Landrieu*

<u>La chapelle des Pénitents blancs</u>

Un peu plus haut, on reconnaît l'abside de la chapelle des Pénitents blancs où se tinrent, le 7 février 1790, les premières élections municipales, puis le 4 juin 1790 les premières élections cantonales : le premier maire de la commune fut François Crozat, un bourgeois modéré, riche propriétaire, ancien maire-consul de Saint-Saturnin-lès-Apt, héritier de la coseigneurie de Vachères. Cette chapelle fut rasée en 1962 par la commune en même temps que l'ancien théâtre et la plupart des maisons alentour.

Ancienne vue du village : à gauche, chapelle des Pénitents blancs avec son oculus (avant 1962) - *Fonds Michel Wanneroy*

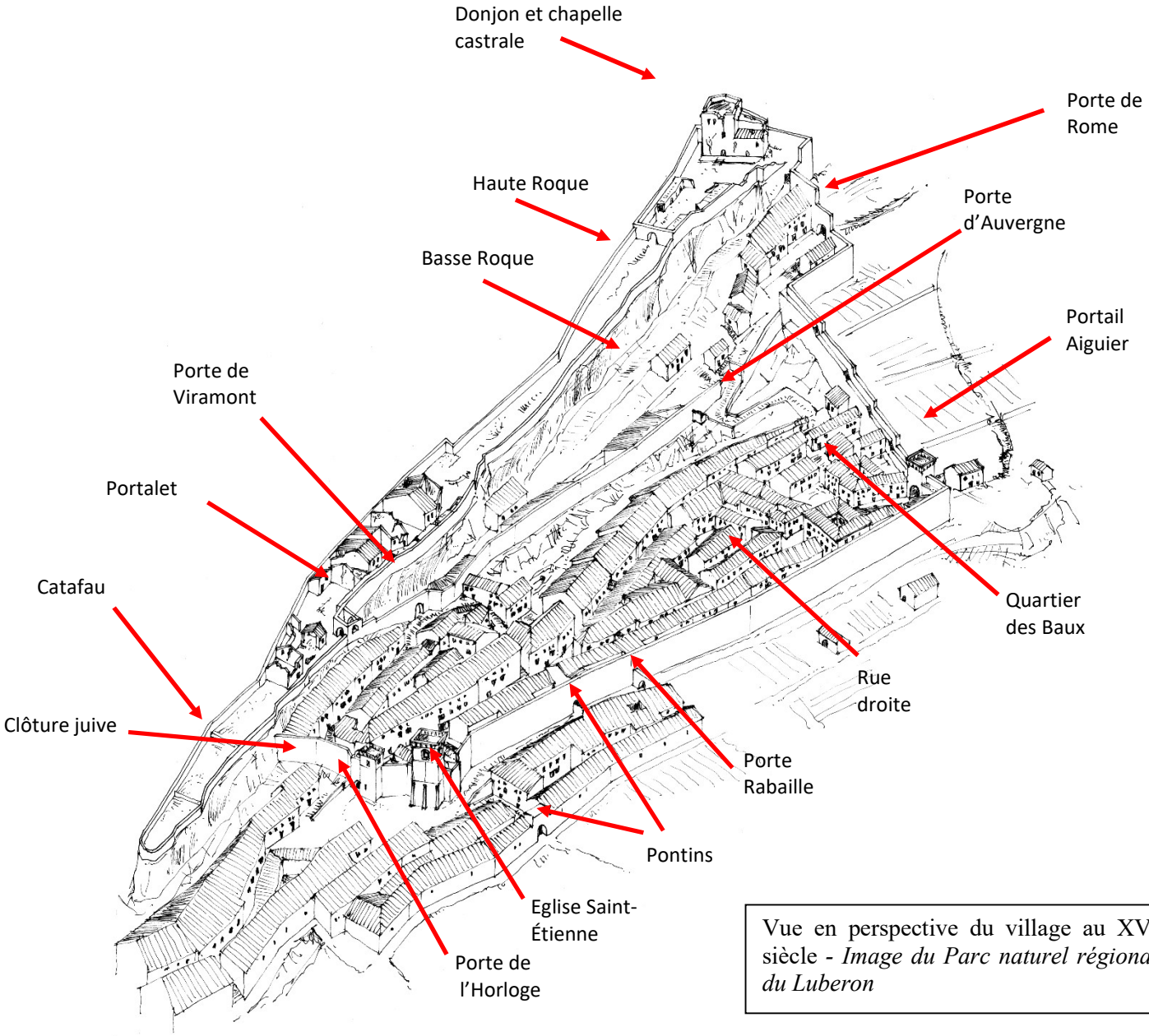
Abside de l'ancienne chapelle des Pénitents blancs *Photo Gilles. Landrieu*

Qui sont les pénitents ?

Cette institution a été inventée par Saint François puis organisée par Saint Bonaventure vers 1208 pour permettre aux chrétiens de pratiquer une vie de charité sans être prêtre ou religieux. Les pénitents font la promesse de se consacrer à Dieu, de pratiquer l'entraide, l'amour du prochain, de fréquenter les sacrements (messe, confession, prière), de renoncer à la violence (donc le contraire du Ku-Klux-Klan qui a adopté des tenues ressemblantes!). Ils disposaient de chapelles privées servant aux activités cultuelles mais aussi aux réunions. Concrètement, les pénitents accueillent des pèlerins (se dirigeant vers saint Jacques de Compostelle), recueillent des orphelins, pratiquent l'aumône, soignent les malades et enterrent chrétiennement les pauvres et les suppliciés. C'est un peu l'ancêtre des associations caritatives et des mutuelles.

On trouve des pénitents dans toute l'Europe mais surtout en Italie, Espagne et sud de la France. Le curieux habit à capirote (cagoule) revêtu lors des processions permettait de gommer les statuts sociaux et de garantir l'anonymat : en effet la charité doit se pratiquer discrètement.

Panneau 6 : Remparts et village aux XIV^{e} et XV^{e} siècle



Vue en perspective du village au XV^{e} siècle - *Image du Parc naturel régional du Luberon*

Le quatrième agrandissement date de la fin des années 1430 : en effet, en 1434, les habitants et les émigrés venus des villages voisins détruits avaient reçu l'autorisation de s'établir hors des anciens murs. Les hautes maisons des nouveaux faubourgs (comme les maisons abritant aujourd'hui le presbytère et le nouveau four banal construit en 1715) formaient un rempart sans accès vers l'extérieur : les portes et fenêtres actuelles furent en effet percées beaucoup plus tard. Ceci était paradoxal car jusqu'en 1597 il était en principe interdit de construire de nouvelles maisons à moins de cinq mètres des remparts, afin de laisser libre passage à la garnison (passage des Lices) et de réduire le risque d'incendie.

Au XV^{e} siècle, le portail Matheron et la porte Rabaille (ou porte des Remparts) qui fermait la rue des Remparts (actuelle rue Pasteur) et qui a été détruite en 1750, donnèrent accès à la campagne. La porte des Lices (1435), appelée aussi porte Cledière ou portail Clédis ou portail de la Plane ou porte de la Place ou encore, à partir de 1559, portail de l'Horloge, fut surmontée de la tour de l'Horloge qui jouxtait le presbytère et l'église. Elle faisait communiquer le village ancien avec les faubourgs de l'ouest, et la porte d'Auvergne ou porte des Auvernis avec le quartier des Baux (à l'ouest du Portail Aiguier). À côté de la porte de l'Horloge, un collard de fer permettait au seigneur et officiers de justice d'exposer les délinquants. Plusieurs pontins (passages voûtés sous les maisons) permettaient de passer d'une rue à l'autre ou de traverser d'anciens remparts.

Panneau 7 : Fontaines, citernes et lavoirs

Au pied de la montagne (généralement en dessous de l'altitude 400 m), on capte des sources, parfois par des drains-tunnels (mines d'eau) creusés dans le rocher pour recueillir les suintements des eaux de pluies dans le sous-sol. La fontaine de Guby (citée dès 1006 !), les Trois-Fontaines, les fontaines de Saint-Maurin, de Perréal et de Bourgane (alimentée par des mines d'eau dans la colline de Perréal) sont les plus connues. Dans le passé, le débit de ces deux dernières sources était suffisant pour alimenter 3 mois par an un moulin à eau à la Débruge-Perréal (construit en 1724 mais aujourd'hui disparu) d'où les eaux descendaient ensuite vers le moulin de Bourgane (construit en 1648).

Fontaine du Cours
Photo Jacques Huissoud

Fontaine Place Gambetta
Photo Gilles Landrieu

Fontaine de la Placette
Photo Jacques Huissoud

Fontaine de l'Amour à Bourgane
Photo Gilles Landrieu

Fontaine Saint-Joseph (ou du Petit)
Photo Jacques Huissoud

Lavoir du Rieu neuf - *Photo Gilles Landrieu*

Afin de stocker l'eau en prévision de la saison sèche, on réalisait aussi des citernes individuelles ou collectives collectant les eaux pluviales tombant sur les rochers ou les toitures, comme les citernes du château et du Catafau (Moyen Âge).

Fontaine Matheron - *Photo Jacques Huissoud*

Au XIV[e] siècle, sur la plateforme du portail Aiguier fut installé un puits alimenté par le ruissellement des toitures (d'où le nom du portail). Réparé en 1654, curé en 1659, il est devenu inutile après la réalisation du captage des Trois-Fontaines.

En 1665 est achevée la citerne de l'Horloge (ou du Mourre) qui était située sous l'église actuelle.

En 1784, les eaux de la source des Trois-Fontaines (à 300 m à l'est du portail Aiguier) sont conduites dans des bourneaux (tuyaux en terre cuite) à l'intérieur d'un tunnel en voûte de 523 m de longueur jusqu'à la fontaine Matheron via la rue des remparts et en 1785 à la fontaine dite de M. Forest. Les bourneaux sont remplacés et le tunnel est maçonné en pierres en 1812 et restauré en 1819. La fontaine Matheron est transformée et embellie en 1784 par Jules Ripert second marquis de Monclar, fils du premier marquis Jean-Pierre-François de Ripert de Monclar, qui fut guillotiné quelques années plus tard à la Révolution. Celui-ci y fit inscrire en latin une pique fustigeant les consuls de Saint-Saturnin qui avaient refusé de payer le demi-lods dû au seigneur: *«Non erat aquae satis populis patientibus vitae ast nova nunc patrui sunt ut hujus ista fluit* » ce qui signifie : « *Il n'y avait pas assez d'eau pour la population qui endurait cette vie, mais qu'il en vient une nouvelle, ils rechignent alors que l'eau coule* ». En 1835, la grande citerne de l'Hospice est construite et alimentée par le torrent de la combe du Château via un aqueduc sous le Catafau.

Tunnel maçonné de 400 m conduisant l'eau de la source de Romanet à la Fontaine du Cours
Photo Jacques Huissoud

En 1819 est restaurée la voûte de la conduite d'eau de la Roque Pertusade. Cinq nouvelles fontaines sont construites au milieu du XIX^{e} siècle : fontaine des Cordiers (1840), du Cours (1841 alimentée par la source de Romanet), de la rue du Plumé (1842), de la Placette (en 1853, alimentée par le barrage en 1896), du Chemin neuf (1869, alimentée par les eaux de la Roque Pertusade). En 1903 on creusa une galerie du barrage jusqu'à la place Saint-Joseph (ou du Petit) pour alimenter un lavoir. En 1904, des bornes fontaines sont construites en face de l'ancienne gendarmerie et à l'angle de la rue du Caire (passage de la Combe) et de la mairie.

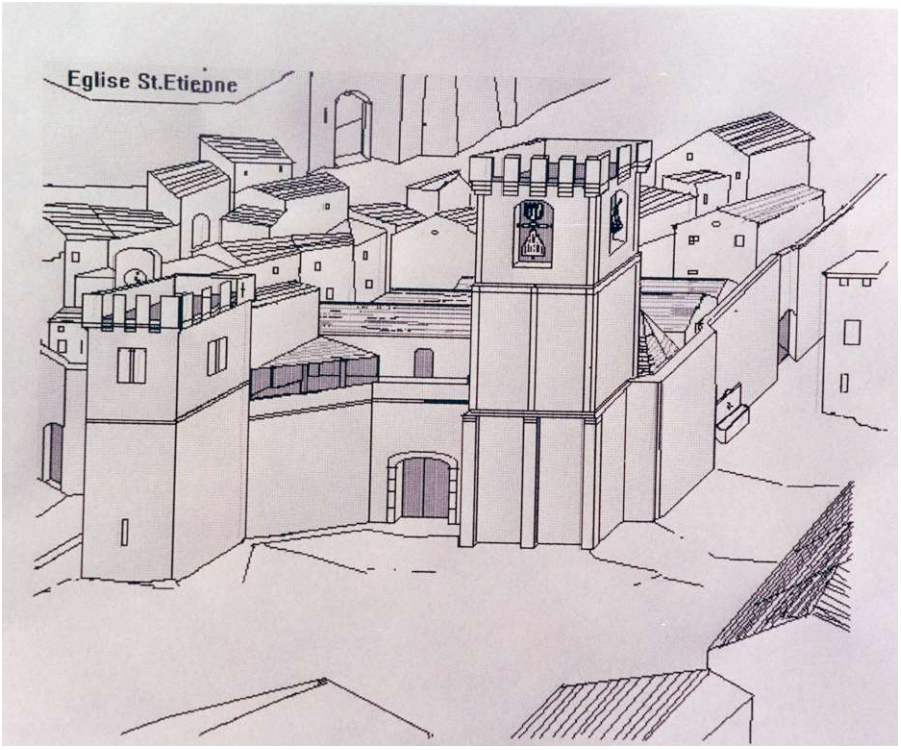
Il existe aussi des fontaines dans les hameaux de Saint-Saturnin-lès-Apt, notamment à Bourgane, aux Picards, aux Bruns, aux Cordiers.

La dure vie des bugadières

Dans les temps anciens, il n'était pas question de laver son linge au village : les bugadières (lavandières) devant se déplacer vers la douzaine de lavoirs éloignés, comme le lavoir de la fontaine de Guby ou le lavoir de Surgens (alimenté par un aqueduc souterrain en 1820). Le transport de grandes masses de linge vers ce lavoir, s'avérait dangereux en descendant du village et très pénible à la remontée. L'augmentation des ressources en eau apportée par les barrages permit enfin la construction de quatre lavoirs dans le bourg.

Comme les fontaines ou le four banal, c'étaient des lieux de grande sociabilité féminine : parfois les vives conversations tournaient en tapage qui mécontentait les voisins, conduisant en 1905 le maire et le préfet à interdire le lavage du linge dans l'intérieur du bourg avant 5h du matin et après 20h en été (6h et 19h en hiver). Cette même année, les lessiveuses de Saint-Saturnin firent leur première grève et obtinrent un salaire de 2 F/jour (hors petit linge) ... plus le café !

Panneau 8 : Église primitive



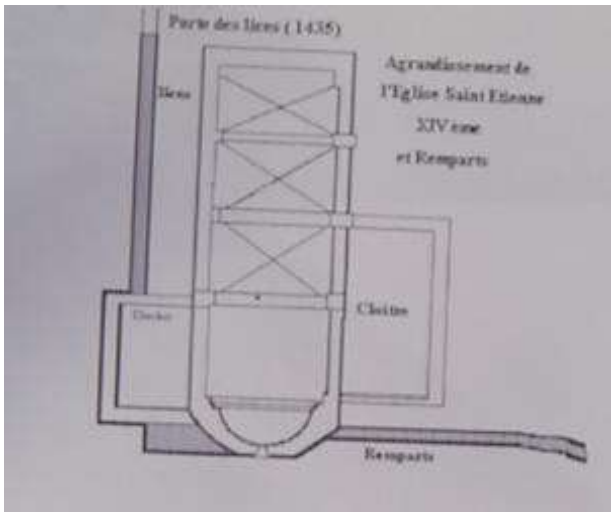
Vue en perspective de l'église primitive
Dessin de Michel Wanneroy

L'église actuelle Saint-Étienne a été construite sur l'emplacement de l'ancienne église romane Saint-Étienne-de-Crau (ou de Crosanhis) qui fut, à son origine, un prieuré doté d'un cloître rattaché dès le XI^e^ siècle à l'abbaye bénédictine de Montmajour, au nord d'Arles (comme le confirme une bulle d'Innocent III de 1204). Son nom la place sous le patronage de saint Étienne, premier martyr chrétien lapidé pour sa foi peu de temps après la mort et la résurrection du Christ. Ce n'est qu'en 1306 que ce prieuré fut cédé aux instances papales et en 1349 qu'il fut agrandi et qu'il devint officiellement église paroissiale, rôle assuré jusque-là par la chapelle castrale de Saint-Saturnin. En 1360, l'église fut englobée dans les remparts de Saint-Saturnin, ce qui conduisit à enterrer sa crypte. Elle fut dotée en 1426 d'un clocher qui fut rénové en 1505 avec les armes d'Agoult et, en 1435, on perça dans le rempart, tout contre la tour carrée du presbytère accolée à l'église, la porte des Lices qui sera surmontée d'une autre tour carrée portant une horloge en 1559, rebaptisant la porte en portail de l'Horloge.

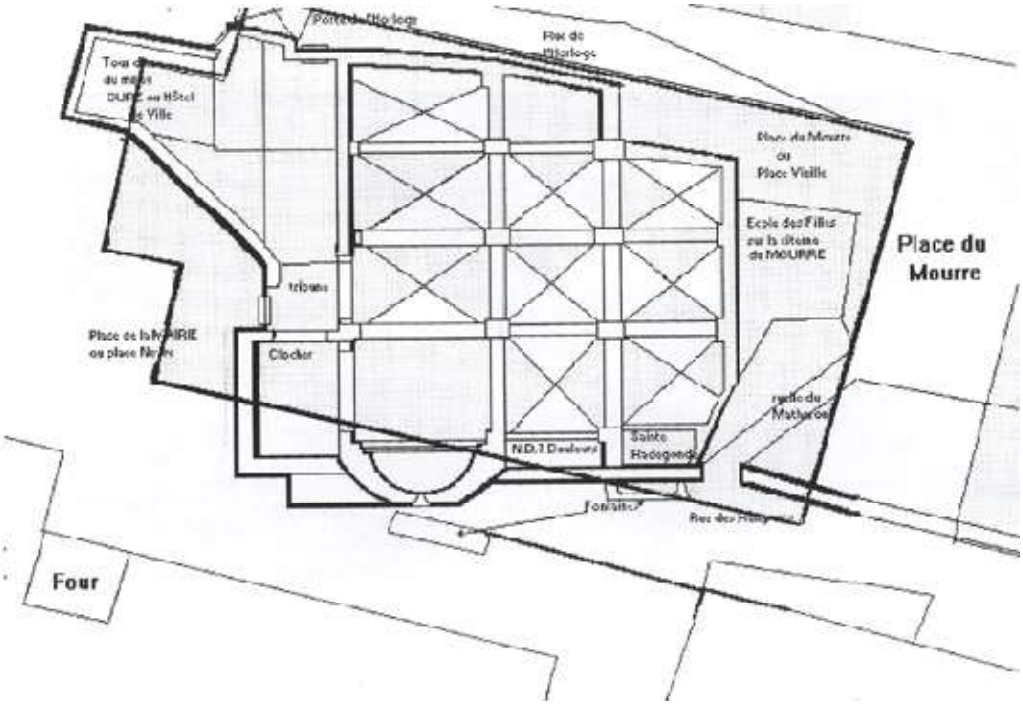
L'abbé Grand
Photo Gilles Landrieu

Cette première église qui fut progressivement agrandie du XIV^e^ au XVII^e^ siècle aux dépens de son cloître originel (deux nouvelles nefs sont construites en 1573 parallèlement à la nef romane), vieillissait mal et ses dimensions étaient devenues insuffisantes au XVIII^e^ siècle pour accueillir l'ensemble de la population. Après l'abandon des projets d'agrandissement de 1757 et 1844, la commune décida en 1858, sous l'impulsion de l'abbé Grand, de construire une nouvelle église. Elle vendit en 1861 près de 288 ha de forêts communales, en grande partie pour cofinancer ces travaux de construction. Elle fit démolir l'église médiévale ainsi que son clocher de 21 m, la tour carrée de l'Horloge, la Juiverie, une école de filles ainsi qu'un petit sanctuaire et une statue d'une divinité païenne barbue (Saturne ou Mars ?). La citerne du Mourre (ou de l'Horloge) fut diminuée de moitié et la fontaine Matheron qui était adossée à l'ancienne église fut soigneusement déplacée. Les travaux mirent au jour sous l'église des tombes de notables et une crypte aujourd'hui détruite dont les piliers avaient réemployé des éléments de sarcophages, des stèles gallo-romaines dont un autel dédié au dieu Silvain. Le congrès archéologique d'Apt de 1862, ému par ces destructions, proposa une approche des projets plus respectueuse du patrimoine, dans le droit fil de la prise de conscience de la valeur du patrimoine historique promue par Prosper Mérimée qui fut nommé premier inspecteur général des Monuments historiques en 1834.

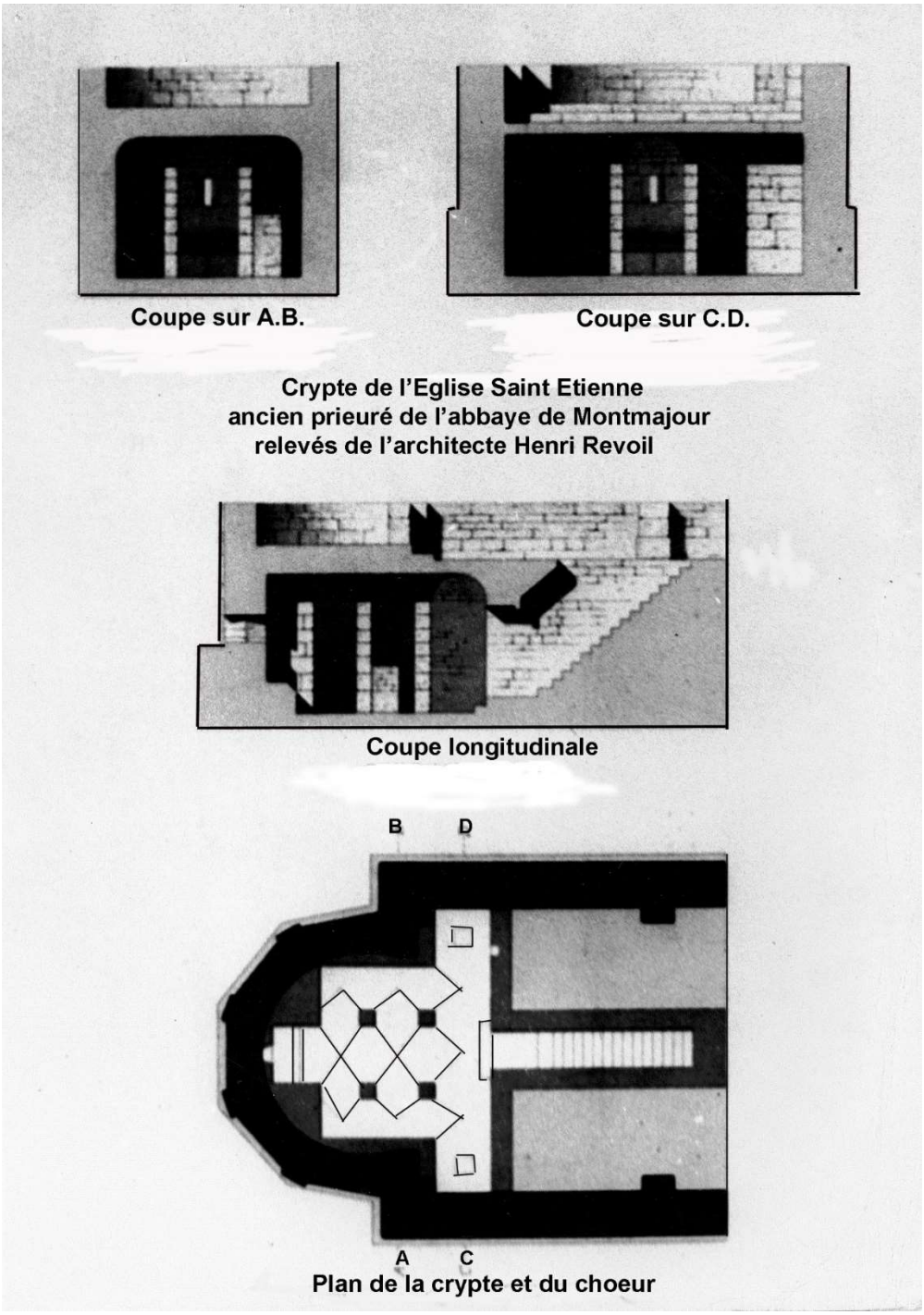
Dédicace au dieu Silvain trouvé dans la crypte en 1860
Fonds Michel Wanneroy



Plan de l'église primitive
Fonds Michel Wanneroy



Superposition de l'église primitive et de la nouvelle église – *Fonds Michel Wanneroy*



Plans de la crypte de l'église primitive - *Fonds Michel Wanneroy*

Panneau 9 : Église actuelle

Chœur de l'église Saint Etienne
Photo Jacques Huissoud

Parmi les éléments remarquables de la nouvelle église Saint-Etienne consacrée en 1862 figurent une chaire monumentale en noyer de 1862 et les peintures murales du chœur (sainte Famille, Christ en majesté, couronnement de la Vierge) réalisées en 1897 par Charles Barbentan qui a aussi décoré l'abbaye de Montmajour : on peut y admirer aussi divers mobiliers provenant de la première église : l'orgue installé en 1817 et maintes fois restauré, un calvaire en bois polychrome du XIV^{e} siècle qui devait être installé sur une poutre de gloire soutenant l'arc d'entrée du chœur et une vierge en bois du XII^{e}. Il faut aussi mentionner plusieurs statues anciennes (dont saint Roch invoqué contre la peste et saint Antoine-le-Grand, protecteur des animaux domestiques représenté avec son cochon) et de nombreux reliquaires, notamment celui de sainte Anne, grand-mère du Christ, ceux de saint Saturnin et de saint Étienne, et celui de Sainte Radegonde. Cette dernière, épouse du roi Clotaire I^{er} et belle-fille de Clovis, est vénérée aussi sur la colline voisine de Perréal (c'est-à-dire « le pas royal ») où elle fit halte en 570 en allant consulter saint Césaire à Arles, à propos de la règle qu'elle souhaitait donner au monastère de religieuses de Sainte-Croix qu'elle avait fondé à Poitiers. En haut du clocher, un carillon provençal de 11 cloches (la plupart issues de l'église primitive : la plus ancienne cloche est datée de 1610) est animé chaque dimanche.

Christ en majesté, fresque de Charles Barbentan - *Photo Gilles Landrieu*

Reliquaire de sainte Anne
Photo Gilles Landrieu

Reliquaire de sainte Radegonde
Photo Gilles Landrieu

Saint Antoine-le-Grand et son cochon
Photo Gilles Landrieu

Saint Roch et l'ange
Photo Gilles Landrieu

Mise en place des tringleries du carillon par le carillonneur actuel, Daniel Vanel
Photo Gilles Landrieu

Un des anciens carillonneurs de l'église Saint-Etienne, Marc Vanel
Photo Michel Wanneroy

Fronton de l'église actuelle
Photo Gilles Landrieu

Les inscriptions « RF » et « Liberté Égalité Fraternité » sur le fronton, que l'on retrouve sur 119 autres églises françaises (dont dix dans le Vaucluse : Bedarrides, Carpentras, Caumont-sur-Durance, L'Isle-sur-la-Sorgues, Morrières-les-Avignon, Mornas, Pertuis, Saint-Saturnin-lès-Apt, Vaison-la-Romaine, Villes-sur-Auzon) datent de la laïcisation de l'État sous la Troisième République. À l'époque, le contexte était tendu entre les républicains et un groupe de bourgeois nostalgiques de l'ancien régime fédérés derrière les deux curés qui succédèrent à l'abbé Grand : ainsi l'abbé Eugène Artaud qui dirigea la paroisse de 1882 à 1896 fut condamné par le tribunal correctionnel d'Avignon pour avoir arraché et piétiné le drapeau tricolore accroché le 14 juillet 1883 au-dessus du porche de l'église. En effet, depuis 1881, par décision du ministre de l'Intérieur, tous les bâtiments publics devaient porter la devise de la république et être pavoisés lors des fêtes officielles. Ces inscriptions pourraient donc dater de 1881, mais elles ont aussi pu être faites en 1888, en réaction au boulangisme, ou faire suite à l'inventaire « mouvementé » des mobiliers de l'église, réalisé en 1906 en application de la loi de 1905 de séparation de l'Église et de l'État.

L'inscription en latin DEO O(PTIMO) M(AXIMO) TITULO MARIA IMMACULATE SACRUM signifie : « *Église consacrée au Dieu très bon et très grand sous le nom de Marie Immaculée le 4 mai 1862* ».

Qui était sainte Radegonde ?

Sainte Radegonde figure sur le tableau « Allégorie de la passion » de Busseroles situé à droite dans le narthex (ou sas) de l'église. Elle est honorée par le reliquaire sur le premier autel à droite en rentrant dans l'église.

Née en 519, elle était fille du roi Berthaire de Thuringe (Allemagne actuelle). Son père fut tué par ses deux frères et à l'âge de 3 ans elle fut emmenée à la cour de son oncle fratricide Hermanfried. Ce dernier fut vaincu en 529 par deux fils de Clovis, Clotaire roi de Neustrie (région de Soissons) et Thierry roi d'Austrasie (région de Metz). À l'âge de 11 ans, Radegonde fut emmenée comme captive par Clotaire qui lui fit donner une éducation religieuse et intellectuelle.

Mariée à 20 ans contre son gré à Clotaire en 538, elle devint sa quatrième épouse et reine des Francs de Neustrie. Très pieuse, elle mena une vie de prière, d'austérité et de charité auprès des pauvres, que son époux supportait mal. Elle obtint cependant de Clotaire le pardon et la libération de plusieurs condamnés à mort.

Dix ans plus tard, Clotaire fit assassiner le jeune frère de Radegonde. Fuyant le meurtrier de son frère, elle convainc le futur saint Médard, Evêque de Noyons, de la consacrer simple moniale, ce qui la mettait à l'abri de Clotaire.

À la villa de Saix que Clotaire lui avait donnée près de Chinon, elle fonda un des premiers hospices de France où elle s'occupait elle-même des malades et des lépreux. À Poitiers, Clotaire lui fit construire l'Abbaye Notre-Dame qu'elle plaça sous la protection du pape, tout en y restant simple moniale pendant 35 ans. Cette abbaye prit le nom de Sainte-Croix après l'installation d'une relique de la croix du Christ obtenue de l'empereur de Constantinople.

À la mort de Clotaire, elle établit la paix entre ses fils, eut une grande influence sur son successeur Sigebert I^{er} et resta très soucieuse du « salut de la patrie » et de l'unité du royaume des Francs. Elle mourut en 587 et fut enterrée dans l'actuelle église Sainte-Radegonde à Poitiers. À la suite de nombreuses guérisons miraculeuses, elle fut déclarée sainte peu de temps après sa mort.

En France elle a donné son nom à 17 villages et 42 églises et chapelles dont celle de Perréal. En 1887, le pape Léon XIII la couronna « Mère de la Patrie française », en faisant une patronne secondaire de la France, aux côtés de sainte Jeanne d'Arc, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, sainte Geneviève, sainte Bathilde, sainte Clotilde, sainte Pétronille (fille de saint Pierre) et bien sûr, sainte Marie, patronne principale.

Panneau 10 : Mairie et maisons aristocratiques

L'actuelle rue de la République, anciennement nommée rue de la Gravière, Grand'rue, rue de l'Église, puis rue de la Mairie, est bordée de maisons dont certaines ont des façades remarquables inscrites à l'inventaire des monuments historiques, notamment la maison aux Atlantes, la maison de François de Bermond, seigneur de Vachères et la maison commune. Les maisons les plus luxueuses se trouvent sur le côté sud de la rue car elles bénéficient d'une belle vue sur la vallée du Calavon.

Sculpture de Alexis Poitevin au-dessus de la porte de la Maison Commune
Photo Gilles Landrieu

Le Palais du Marquis de Monclar
Photo Gilles Landrieu

La Maison commune fut achetée par la première municipalité (élue le 7 février 1790 à la chapelle des Pénitents blancs) en application de la loi électorale du 4 décembre 1789 : il s'agissait de la maison de François-Régis Sylvestre, ancien capitaine de cavalerie, garde du corps du roi Louis XVI, qui résidait habituellement à Mallemort-du-Comtat dont il était originaire. Cette acquisition, jugée à la mesure d'un chef-lieu de canton, endetta la commune sur plusieurs années. Deux ans plus tard, les biens du *« cy-devant garde du tyran, Sylvestre, émigré »* furent séquestrés. La mairie eut aussi divers usages : elle servit le 2 mars 1792 de dépôt des armes détenues par les particuliers *« pour les faire servir s'il y échoit, contre les ennemis de l'État »*, et le 22 septembre 1792 de garde meuble pour mettre en sécurité les biens de la famille Ripert au château de Bourgane (édifié par Pierre Ripert vers 1635), menacés de pillage. Le rez-de-chaussée aurait été loué au Cafetier Joseph Jean (vers 1850). Le motif surplombant l'entrée fut ajouté en 1798 : il est l'œuvre de l'atelier du sculpteur régional Alexis Poitevin : deux génies encadrant le symbole de la Révolution (faisceaux romains et bonnet phrygien) et foulant aux pieds les chaînes de l'ancien régime. Ce dernier détail a été masqué par un solin, sans doute sous la restauration.

La Maison de François de Bermond
Photo Gilles Landrieu

La maison dont le linteau de porte est orné d'un masque grimaçant, traditionnellement appelée « le Palais », fut construite entre 1743 et 1750 par le comte de Vintimille, seigneur de Saint-Saturnin, en lieu et place d'une « maison avec écurie et grenier à foin » achetée à Charles-Benoit Miffre, curé de Rustrel. Elle fut acquise en 1759 par Jean-Pierre-Francois de Ripert, premier marquis de Monclar et procureur général du parlement de Provence. Après sa mort, elle revint à son fils Jules-Claude-Louis de Ripert, second marquis de Monclar, qui ne l'occupa que rarement : après 11 ans de service au Royal Champagne, il fut réformé et mena à Paris une vie dispendieuse de jeune noble émancipé, comptant sur les libéralités de sa mère Catherine de Lisle qui vivait à Marseille depuis son veuvage. C'est lui qui fit transformer et embellir la fontaine Matheron. Il fut guillotiné à Paris le 2 messidor An II. Vendue comme bien national, la maison fut acquise par Jules Boffe, fils d'un marchand de tabac de Saint-Saturnin, devenu sous la Révolution agent national de la commune puis administrateur du district d'Apt, commissaire du pouvoir exécutif sous le consulat et l'empire, maire pendant 21 jours à la fin des 100 jours (en 1815), puis adjoint au maire de 1828 à 1833, année de son décès.

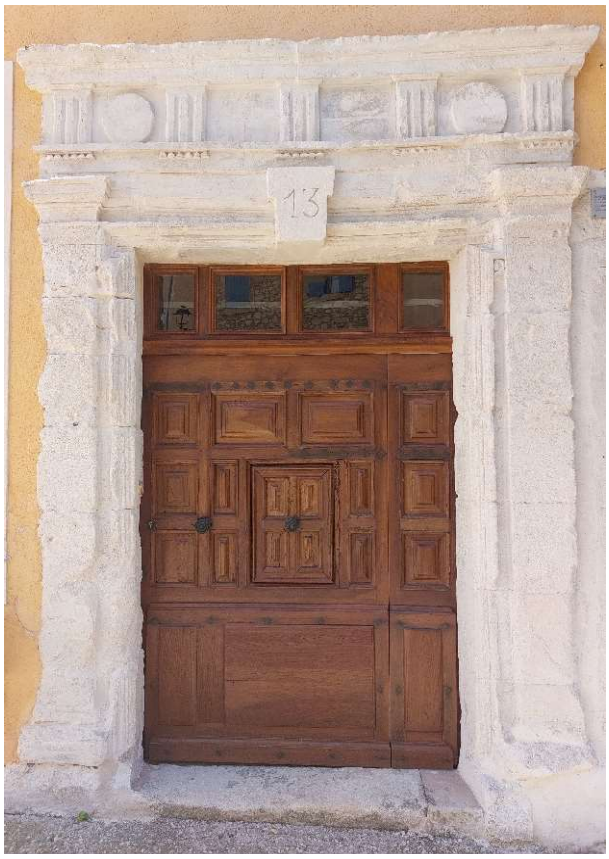
La maison dont le linteau porte une armoirie fut construite ou reconstruite vers 1725 par « noble François de Bermond, seigneur de Vachères », écuyer, riche propriétaire de Saint-Saturnin, dont la lignée s'éteignit en 1742. La maison fut vendue en 1750 en deux lots à Denis Genin, tailleur, et Antoine Gay, propriétaire d'un moulin à huile.

La Maison aux Atlantes fut construite par Jacques Ripert, riche bourgeois, mais c'est son fils Matthieu qui fit réaliser le Balcon aux Atlantes entre 1760 et 1764.

La maison à côté de la Maison commune appartint à Silvestre-Gabriel Empereur (1744-1820), médecin érudit, correspondant de la Société Royale de Médecine, dont l'engagement social et politique sous la Révolution lui valut le surnom de « Médecin du Peuple ».

La Maison aux Atlantes
Photo Gilles Landrieu

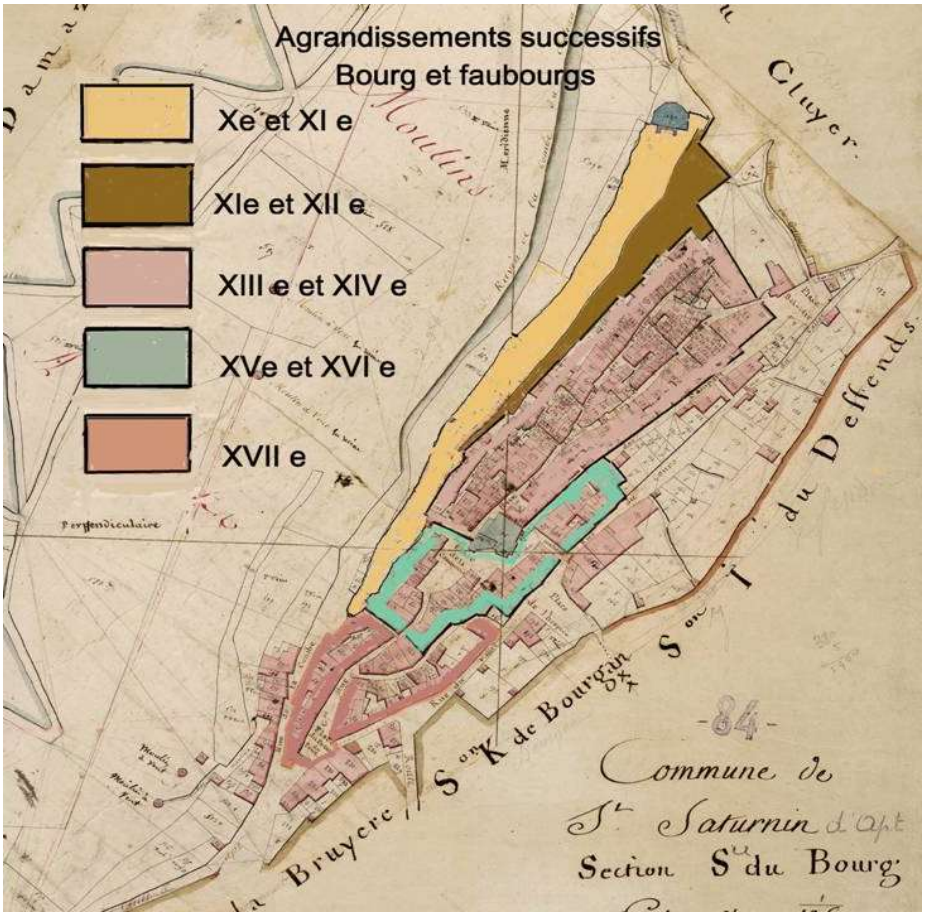
L'entrée de la chapelle de la maison de retraite
Photo Gilles Landrieu



Maison du Docteur Silvestre-Gabriel Empereur - *Photo Gilles Landrieu*

Panneau 11 : Remparts et village aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles

Une nouvelle poussée démographique (2000 habitants) conduisit à la densification du village : nouveau faubourg au sud-ouest à la Gravière, surélévation des bâtisses et occupation des espaces réservés aux soldats le long des remparts. Même l'église romane Saint-Étienne s'agrandit de deux nefs supplémentaires aux dépens de son cloître. Lors du cinquième agrandissement des murailles fut construit en 1597 la porte de la Gravière nommée ensuite portail Saint-Joseph puis portail du Petit (dénommé ainsi depuis la mort d'un enfant décédé de la chute d'une pierre du portail). Ce portail démoli en 1782 desservait la rue Droite des Gravières devenue Grand'rue au XVIII^{e} siècle, permettant d'inclure dans le périmètre des remparts les quartiers de la Gravière (sous le Catafau) et de Matheron (actuellement entre les rues Pascal et Pasteur). À l'est, fut construite la porte du Vallat.



Dessin sur extrait du cadastre napoléonien 1820
Fonds Michel Wanneroy

Lors des guerres de religion (1562-1598) au cours desquelles le village perdit 41 à 55 hommes et de nombreuses récoltes, Saint-Saturnin et Apt étaient deux places fortes catholiques alliées et opposées aux Huguenots présents notamment à Buoux, Ménerbes, Gargas, Viens, Gignac, Sivergue et Rustrel. En 1574, lorsque Saint-Saturnin fut assiégé par les Huguenots, la légende raconte que le village dut son salut à un chevrier qui eut l'idée d'attacher des cierges allumés aux cornes de ses chèvres et de leur faire faire le tour de la plateforme du château à minuit, donnant aux assiégeants huguenots l'illusion qu'il était trop bien défendu pour être attaqué.

La Provence étant située sur le passage des troupes entre la France et l'Italie fut régulièrement pillée, rançonnée ou mise à contribution (fourniture de denrées alimentaires, de soldats, de mulets, d'hébergements) par les armées régulières (armées françaises de Charles VIII, Louis XII, François 1er et Henri II, mais aussi armée espagnole commandée par Charles de Bourbon et armée par Charles-Quint) comme par les troupes de mercenaires piémontais ou suisses.

Panneau 12 : Place Gambetta

La statue du sculpteur Philippe Gatine située au sud de la place, inaugurée le 9 novembre 1986, commémore l'ingéniosité de Joseph Talon qui inventa la trufficulture et contribua au développement d'une richesse régionale, la truffe. En effet, ce paysan illettré est issu d'une vieille famille installée sans doute depuis le XVI^{e} siècle et qui donna son nom au hameau des Talons, au sud-ouest de la commune. Né vers 1760 à Croagnes/Saint-Saturnin-lès-Apt et marié à Marie-Anne Tamisier, il a été le premier à pratiquer une méthode efficace d'enrichissement et de multiplication des chênes truffiers en semant des glands recueillis sur une truffière. Prudent, il garda son secret pendant la période révolutionnaire et ne le divulgua qu'en 1810. Son talent lui valut le mérite agricole qui fut remis à titre posthume à son petit-fils Joseph-Louis Talon en 1899. Les sols de la forêt communale de Saint-Saturnin-lès-Apt étaient à l'époque favorables à la production truffière et le pic de production fut atteint à la fin du XIX^{e} siècle. La location donnant droit au cavage (récolte de truffes) rapporta un revenu important pour la commune dès 1825.

Statue de Joseph Talon
Photo Jacques Huissoud

Le monument situé à l'est de la place commémore la mort de résistants, réfugiés et réfractaires au Service du Travail Obligatoire (STO), fusillés sur la commune le 1er juillet 1944. C'est l'épisode le plus tragique connu par le village au cours de la seconde guerre mondiale.

L'occupation allemande à Saint-Saturnin-lès-Apt

Le 13 janvier 1942, Jean Geoffroy (socialiste SFIO), maire de Saint-Saturnin-lès-Apt depuis 1933, fut révoqué par arrêté du ministre de l'Intérieur de Vichy, car jugé hostile à la « Révolution nationale » du maréchal Pétain. Il fut même arrêté en août 1943 et déporté en janvier 1944. Par solidarité, le conseil municipal démissionna en bloc le 12 février et le sous-préfet dû installer le 23 mars une « délégation spéciale » de 5 membres conduite par Lucien Graugnard… qui fut lui-aussi arrêté par la Gestapo le 9 janvier 1944 mais rapidement relâché. Cependant, la plupart des affaires courantes étaient gérées par un personnel communal réduit à Paul Macelin, secrétaire de mairie, et Henri Sylvain, garde champêtre. C'était notamment le cas de la gestion des « tickets d'alimentation » apparus dès août 1940, sujet très sensible car, du fait des prélèvements de l'armée allemande, du blocus anglais et des difficultés d'approvisionnement en semences, engrais et carburant, de nombreux habitants avaient « trop pour ne pas mourir de faim et pas assez pour vivre ».

Pourtant, pendant les premières années d'occupation, l'armée allemande, concentrée dans la vallée du Rhône et sur les côtes méditerranéennes, fut peu visible à Saint-Saturnin-lès-Apt qui accueillit des familles d'exilés juifs (notamment les familles Hirsch, Bloch et Kahn) et alsaciens. Une incursion allemande eut lieu le 20 novembre 1943. Un bataillon d'infanterie allemand passa du 7 décembre 1943 au 22 janvier 1944 pour un entrainement et une quinzaine de chambres furent réquisitionnées dans le village pour héberger des officiers et sous-officiers. Le 23 février 1944, un détachement de Sicherheitdienst (service de sécurité de Cavaillon) visita plusieurs maisons pour rechercher sans succès des résistants… qui résidaient finalement à Saint-Saturnin-lès-Avignon.

À la Libération, le conseil municipal fut rétabli dans ses fonctions, par arrêté du commissaire de la République de Vaucluse et Léopold Empereur assura l'intérim du maire en attendant le retour de Jean Geoffroy. Ce conseil cohabita avec un comité de Libération présidé par Maurice Chaix qui s'occupa principalement du ravitaillement en attendant le rétablissement des circuits de distribution.

La résistance dans la région et à Saint-Saturnin-lès-Apt

Si, de 1940 à 1942, la Résistance prenait principalement la forme d'une « résistance passive » (tracts, journaux clandestins…), la résistance armée se constitua principalement après la disparition en novembre 1942 de la « ligne de démarcation » qui séparait la « France occupée » et la « France libre ». Suite à la loi du 16 février 1943 qui imposa le Service du Travail Obligatoire (STO) aux classes 1940 à 1942, de nombreux réfractaires, renonçant à leurs tickets d'alimentation, prirent la fuite et trouvèrent refuge dans des granges et bastides abandonnées, loin des voies de circulation fréquentées par l'occupant et la milice vichyssoise. Ce fut notamment le cas d'une vingtaine d'entre eux logés dans les fermes abandonnées de Gayéoux et Pétouchéou au nord de la commune. Certains entrèrent dans la clandestinité et rejoignirent des groupes de résistants informels, le maquis Ventoux ou la « Section atterrissage parachutage » (SAP) rattachée au secteur d'Apt.

Ces SAP furent constituées au sein de la région R2 (Provence) à partir de 1943 sous les ordres du commandant Camille Rayon. Sur la région, la SAP était constituée de 938 agents dont 20 étaient originaires de Saint-Saturnin-lès-Apt. Ces agents SAP avaient en effet pour mission de baliser la nuit (par des feux) les sites de parachutages et d'atterrissages, de réceptionner les containers puis d'évacuer et cacher leur cargaison (armes, médicaments, postes radio, billets de banque…). Ces zones de parachutage et d'atterrissage des alliés étaient identifiées par leur nom de code : « Armateur » (à Lagarde d'Apt), « Spitfire » (près de la ferme du Castellet), « Accord » (à Champlong près de Saint-Jean-de-Sault), « Abris » (à Saint-Saturnin-lès-Apt) etc. Elles étaient situées dans des secteurs peu peuplés qui constituaient des lieux stratégiques de stockage et de transit : Vaucluse, Alpes-de-Haute-Provence et Hautes-Alpes.

Sur l'ensemble du secteur d'Apt, eurent lieu 110 parachutages avec une moyenne de 25 containers de 80 kg, soit au total près de 220 tonnes de matériel. Autour de Saint-Saturnin-lès-Apt, des containers d'armes et de matériel ont notamment été parachutés de nuit à Savouillon, Geoffroy Neuf et Lagarde et dispersés dans une grotte proche des Lays, dans un rucher à Savouillon, et près de l'école de Sarraud mais aussi dans des bories et des cabanons. Les atterrissages permettaient d'infiltrer des chefs de guerre et des saboteurs entrainés et d'exfiltrer des aviateurs alliés abattus et recueillis par la population. Ces SAP étaient aussi des refuges et des points de liaison des maquisards du Luberon et du Ventoux. La Résistance bénéficiait du soutien actif des agriculteurs locaux. C'était le cas des occupants des fermes de Gayéoux et Pétouchéou, souvent ravitaillés par la fermière de Berre, Blanche Gaillard.

Le maquis Ventoux, bien doté en résistants et réfractaires, réalisa plusieurs coups de main sur la commune. Un commando de 7 patriotes de la 4e compagnie du 1er bataillon FFI de Vaucluse sous les ordres du capitaine Robert Bourcart, organisa une embuscade dans un virage de la RD 943 dans la combe de Font Jouvale le 6 août 1944. Trois grenades furent lancées sur un véhicule, tuant cinq soldats ennemis dont quatre officiers, mais la riposte des autres soldats du convoi blessa un résistant. Fin août, pour gêner la retraite de l'armée allemande vers Sault et la Drôme, un sous-groupe de résistants FFI de Saint-Saturnin-lès-Apt occupa la ferme des Tambours et mina le pont de la Riaille.

Blanche Gaillard
Photo fournie par sa petite-fille Renée Testanière

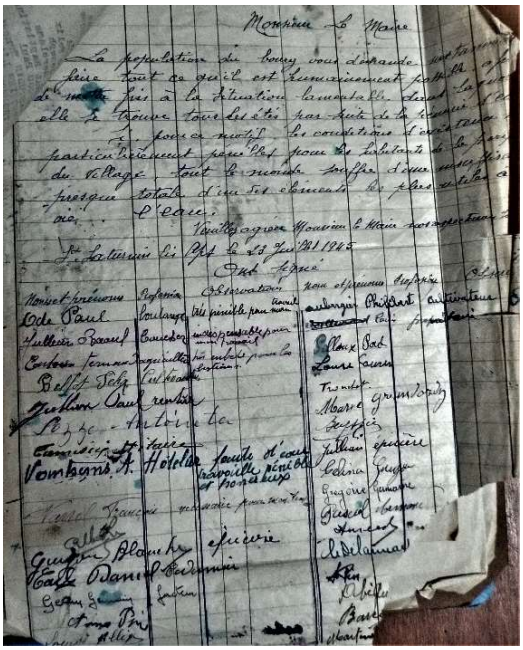
Le 1er juillet 1944, suite à une dénonciation, une troupe de la 8e compagnie du 3e régiment Brandebourg (rattachée à l'Abwehr, l'espionnage allemand) basée à Cavaillon, composée de soldats allemands et de miliciens français, traversa le village vers 2h du matin et, au lieu-dit « Les Boucanes », exécuta 5 otages juifs et résistants qui étaient retenus prisonniers à l'hôtel Splendid de Cavaillon. Leurs corps furent jetés dans le ravin de la combe de Romanet. Puis ils encerclèrent Gayéoux, tuèrent 4 résistants les armes à la main et en capturèrent 4 autres qui furent soumis à un violent interrogatoire. Ils incendièrent les fermes de Pétouchéou et de Berre, assassinèrent la fermière Blanche Gaillard, veuve de 45 ans, mère de 4 enfants, devant sa fille Solange âgée de 5 ans et devant sa tante âgée, Marie Aumage. Ils capturèrent Paulette Nouveau, épouse de Paul Nouveau, chef FFI du maquis de Gordes, qui était hébergée par Blanche Gaillard avec son fils André. Quatre prisonniers (dont Paulette Nouveau) furent exécutés le jour même sur la place Gambetta devant le secrétaire de mairie Paul Macelin, le garde-champêtre Henri Sylvain, le curé Pierre Nat, le docteur Roger Lassave, Gaston Jourdan, membre de la délégation spéciale et quelques habitants, avec interdiction d'enterrer les morts avant 48 heures. Tout le village était présent à leurs funérailles le 3 juillet. Les otages exécutés dans la combe de Romanet ne furent retrouvés que le 11 juillet. Informée d'activités suspectes, une troupe nazie revint le 11 août 1944 sur le terrain d'atterrissage proche du Castellet et abattit le fermier Gustave Roux et ses deux ouvriers.

Panneau 13 : de la Citerne de l'Hospice jusqu'à l'adduction d'eau potable

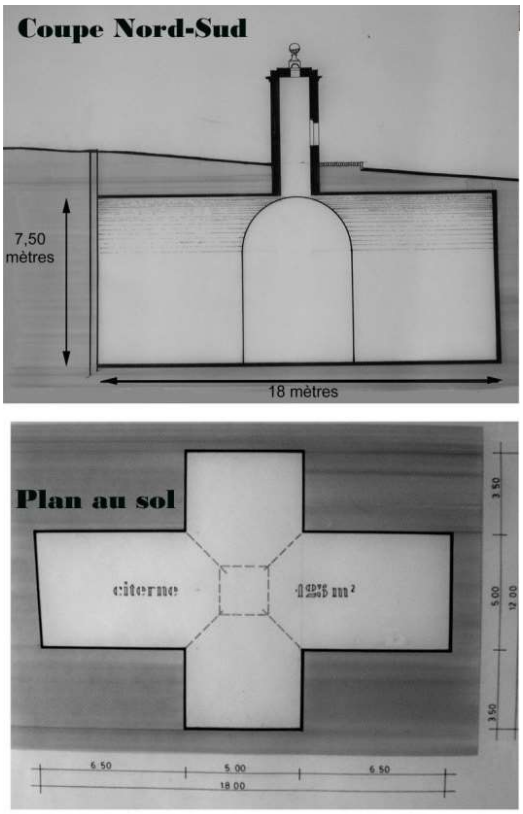
Puits d'accès à la citerne de l'Hospice et pompe à main
Photo Gilles Landrieu

La citerne de l'Hospice, réalisée en 1835 sur l'emplacement d'un ancien cimetière, grâce à l'engagement du maire Saturnin Miffre et après 6 années de sécheresse, est la plus grande des citernes de Saint-Saturnin. Ses dimensions sont impressionnantes puisqu'elle a un diamètre intérieur de 18 mètres, une surface au sol de 125 m² et une hauteur intérieure maximale de 7,5 m. D'une contenance de 600 m^3, soit 500 litres pour chacun des 1200 habitants du bourg, elle était alimentée par le barrage en travers de la combe du château et destinée à stocker l'eau en prévision de la saison sèche. En 1839 elle est équipée d'une pompe à main encore visible. L'ancienne fontaine dite de l'hôpital, rendue inutile, fut transférée dans le quartier de Léouze.

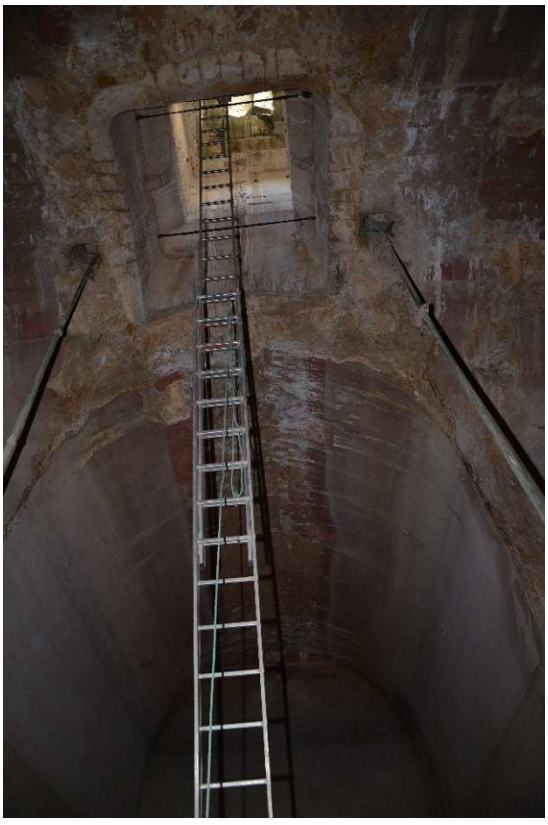
Pourtant cet équipement s'avéra encore insuffisant et la population se plaignit « *de la situation lamentable où elle se trouve tous les étés par suite de la pénurie d'eau* », rendant « *les conditions d'existence particulièrement pénibles* » et empêchant les agriculteurs, artisans et commerçants de travailler dans de bonnes conditions : le 23 juillet 1945, une pétition est adressée au maire pour « *demander que l'on procède d'urgence à une adduction d'eau potable* ». En période critique, la commune devait être ravitaillée en eau par des camions citernes venant d'Apt. Dès 1946, sous l'impulsion du maire Jean Geoffroy, la commune adhéra au Syndicat des Eaux Durance-Ventoux qui assure aujourd'hui la fourniture d'eau potable à la population de 28 communes.



Pétition de 1945 demandant l'adduction d'eau potable - *Fonds Michel Wanneroy*



Citerne de l'Hospice - Relevés de l'architecte F. Dournon
Fonds Michel Wanneroy



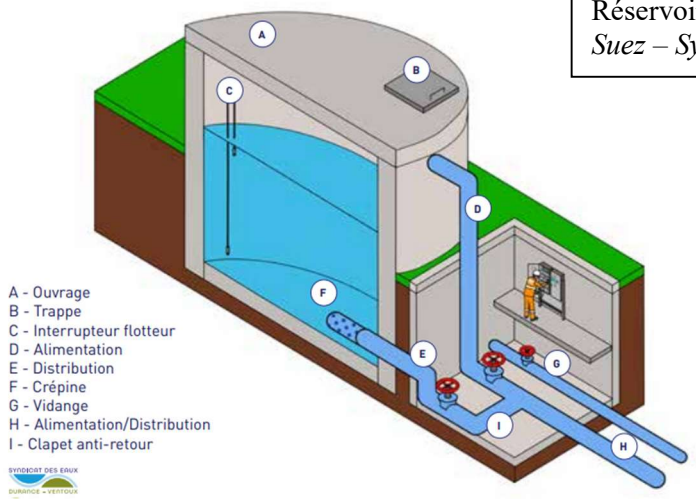
Citerne de l'hospice Vue de l'intérieur - *Photo Jacques Huissoud*

L'adduction d'eau potable aujourd'hui

Le premier forage dans le lit de la Durance fut réalisé par le Syndicat des eaux Durance-Ventoux en 1949 et l'eau arriva à Saint-Saturnin-lès-Apt en 1953. Le réseau qui alimente les communes les plus élevées en altitude (dont Saint-Saturnin-lès-Apt qui est la plus élevée) s'appelle le « Haut-Service ». L'eau est pompée à 24 mètres de profondeur dans 11 puits forés dans la nappe alluviale de la Durance aux lieux-dits Les Iscles (10 forages à l'altitude 80 m) et Les Deux-Ponts (1 forage) sur la commune de Cheval Blanc, qui fournissent chacun un débit de 300 à 500 m^3/h. L'eau issue des forages est reprise par la station de pompage des Iscles qui la distribue à 16 500 abonnés grâce à un réseau de 850 km de canalisations, 5 stations de pompage, 31 stations de reprise et 54 réservoirs, soit un débit journalier moyen de 12 500 m^3 et un volume annuel de 4 560 000 m^3 (soit plus de 1800 piscines olympiques). L'eau de la Durance étant de très bonne qualité chimique et bactériologique, subit un simple traitement de chloration permettant de maintenir sa qualité tout le long de son trajet.

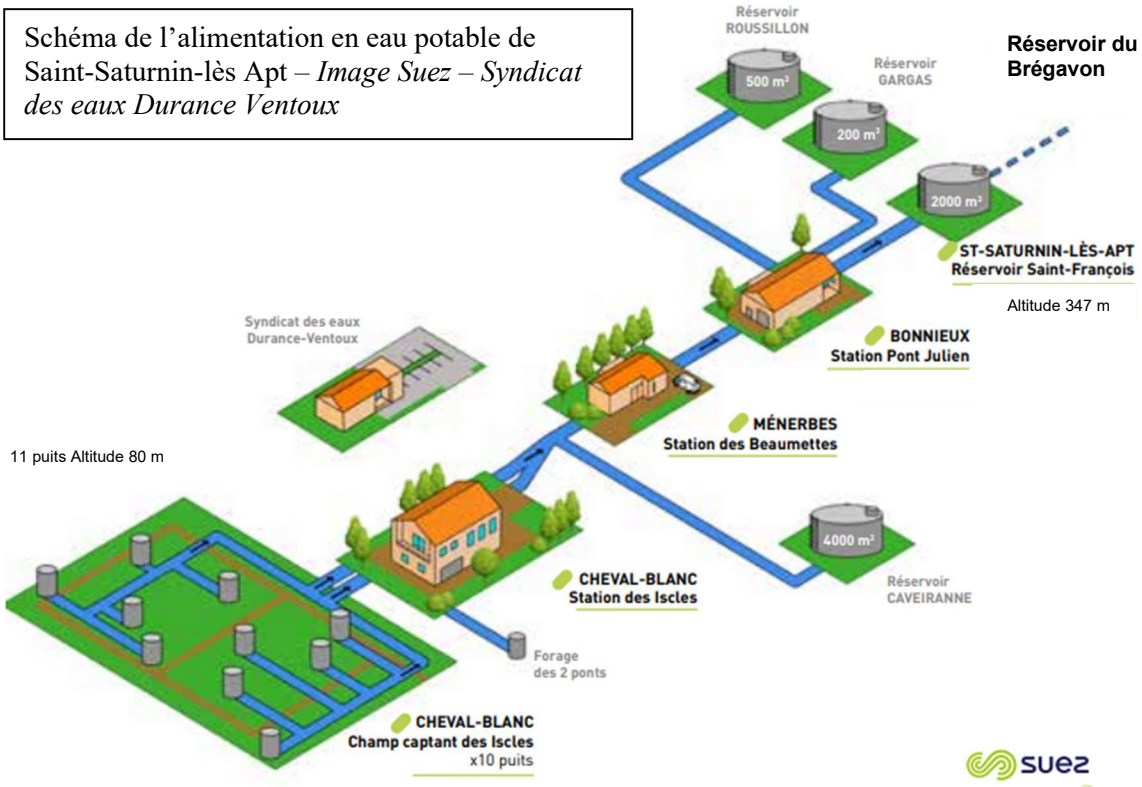
Le pompage étant effectué à une altitude de 80 m, l'eau doit être remontée de 900 mètres successivement par les stations de pompage des Iscles, des Beaumettes à Ménerbes et de Pont-Julien à Bonnieux afin de remplir les réservoirs comme ceux de Roussillon (500 m^3), de Gargas (200 m^3), de Saint-François (2000 m^3, à Saint-Saturnin-lès-Apt, à proximité du terrain de football, derrière le City Stade) qui desservent les abonnés et, prochainement le futur réservoir des Moulins (500 m^3) et celui de Brégavon (150 m^3), tous deux à Saint-Saturnin-lès-Apt. Cette extension permettra de connecter le Haut Service avec le réseau du Syndicat intercommunal d'eau potable et d'assainissement de la région de Sault.

Ainsi, si en 1952 chaque habitant du village de Saint-Saturnin-lès-Apt pouvait bénéficier au maximum d'environ 2,3 m^3 par été, tous les habitants de la commune consomment aujourd'hui chacun en moyenne 150 l/j d'eau.



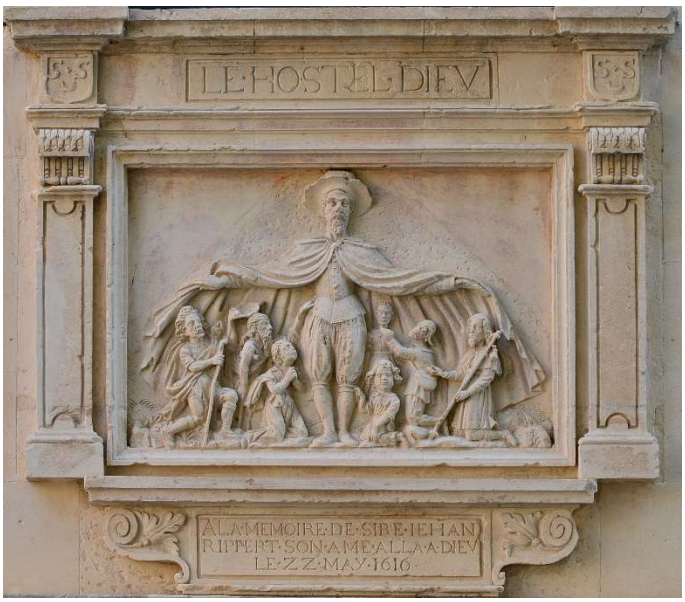
Réservoir de Saint-François de 2000 m^3 – *Image Suez – Syndicat des eaux Durance Ventoux*

Schéma de l'alimentation en eau potable de Saint-Saturnin-lès Apt – *Image Suez – Syndicat des eaux Durance Ventoux*



De l'autre côté de la rue, l'ancien Hostel-Dieu (ou hospice) qui abrite aujourd'hui une maison de retraite, accueillait malades et pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle en remplacement de l'ancienne maison qui a servi d'hôpital à l'intérieur des remparts jusqu'au milieu du XVI^{e} siècle. Le bas-relief, au-dessus de la porte, représente saint Jacques couvrant de son manteau malades, estropiés et pèlerins (reconnaissables à leur bâton de marche et leur coquille Saint-Jacques). L'inscription rappelle le décès de Jehan Ripert de Monclar, docteur en droit, qui fit de l'hospice son légataire universel par testament du 13 mai 1616.

Ses frères Pierre et André Ripert, eux aussi descendants du marchand Claude Ripert, furent accusés d'usurpation de titre de noblesse en 1668 mais rétablis en 1670. Pierre Ripert fit édifier en 1635 la bastide de Bourgane (aujourd'hui propriété privée) dont hériteront son frère André ainsi que ses descendants, notamment le plus connu d'entre eux, Jean-Pierre-François de Ripert, baron de Monclar, seigneur de Saint-Saturnin et procureur général au parlement d'Aix.



Bas-relief de l'hospice : Saint Jacques protégeant les pèlerins, les malades et les infirmes
Photo Jacques Huissoud

ANNEXE 1
L'évolution du nom de Saint-Saturnin-lès-Apt

Le nom de la commune vient de celui du sanctuaire paléochrétien (V^e^ ou VI^e^ siècle) qui existait à l'emplacement de la chapelle castrale et qui portait déjà le nom de « ***Sanctus Saturninus*** », martyr du III^e^ siècle.

Qui était saint Saturnin ?

Saturnin connu aussi sous le nom de Sernin, Saornin, Savournin ou Sadourny, aurait été envoyé de Rome par le pape Fabien vers 250 Ap.J.-C. pour évangéliser la Gaule, à l'instar de saint Denys dans la région de Lutèce. Premier évêque de Toulouse connu, Saturnin sillonna la région à des fins d'évangélisation et suscita de nombreuses conversions.

En 250, attribuant le silence des oracles à ses passages fréquents devant le Capitole (temple majeur de la cité antique de Toulouse), des prêtres païens demandèrent à Saturnin d'honorer l'empereur en lui sacrifiant un taureau. Son refus lui valut d'être attaché par les pieds à l'animal. Selon la légende, le taureau enragé traîna Saturnin derrière lui à vive allure et sa tête explosa sur les marches du temple. Ce martyr très populaire, célébré le 29 novembre, donna son nom à plus de 18 villes et villages dont 16 en France et 2 en Espagne.

Au XIX^e^ siècle, il a été émis l'hypothèse que la référence à saint Saturnin permettait à ce sanctuaire de christianiser un précédent sanctuaire gallo-romain préexistant dédié au dieu romain Saturne, Dieu des récoltes et des saisons. Cependant, on ne connaît pas de culte à Saturne en Provence à cette époque. En revanche une statue païenne barbue aurait été incluse dans la construction du clocher de l'ancienne église de Saint-Étienne, peut être le dieu gaulois Mars Albiorix (ou Arbiorix), lui aussi protecteur des récoltes. De même le culte du dieu gaulois Silvain (dont le nom signifie « forêt » en latin), dieu au maillet (idéogramme du tonnerre), protecteur des troupeaux et des travaux agricoles, était pratiqué à Saint-Saturnin : on a trouvé un autel cippe qui lui est consacré dans la crypte de l'ancienne église.

La référence à l'évêché d'Apt était nécessaire pour distinguer Saint-Saturnin des autres villages portant le même patronyme, notamment Saint-Saturnin-lès-Avignon à proximité : c'est pourquoi on trouve aussi dès le XI^e^ siècle le nom de « ***Sanctus Saturninus Aptensis*** » (c'est-à-dire Saint-Saturnin-d'Apt) est mentionné dès 959-960 dans une charte de l'Abbaye bénédictine de Cluny (en Bourgogne) par laquelle l'Abbé Mayeul de Cluny accorda à l'évêque d'Apt, Arnufle, une « précaire », c'est-à-dire une jouissance provisoire de biens de l'église, avec les revenus qui y étaient attachés.

Au XV^e^ siècle les textes provençaux utilisaient le nom de « **San Savornin d'At** ».

Au XVI^e^ siècle, certains actes notariés utilisent le nom de « **Saint Savournin de Thei** » ou « **Saint Savournin de Thès** » et même « **Sainct Savornin de Tell** », mais dans les registres paroissiaux « **Saint Savournin** » est de règle.

Le nom « **Saint-Saturnin** » apparaît vers 1770

Sous la Convention (septembre 1792 - octobre 1795) de nombreuses communes dont le nom commémorait un saint ont été débaptisées : ainsi, à partir du 11 Messidor An II (29 juin 1794), « Saint-Saturnin » a pris brièvement le nom de « **Mont-Saturnin** » jusqu'au 13 Germinal An III (2 avril 1795) puis celui de « **Saturnin** ».

On voit apparaître le nom actuel de « **Saint-Saturnin-lès-Apt** » le 15 Frimaire an IV (6 décembre 1795). Ce nom est légalisé par délibération municipale du 16 juillet 1885 et par décret du ministère de l'Intérieur du 13 mai 1887.

ANNEXE 2
Le blason de Saint-Saturnin-lès-Apt

Une ressource précieuse : l'Armorial d'Hozier

En France, la vérification des titres de noblesse par le pouvoir royal avait commencé vers 1660 et, par exemple, les titres de la lignée des Ripert, contestés en 1665, furent rétablis en 1668. De même François de Bermond de Vachères, dont la noblesse semblait douteuse, fut maintenu noble par arrêt du 5 avril 1669.

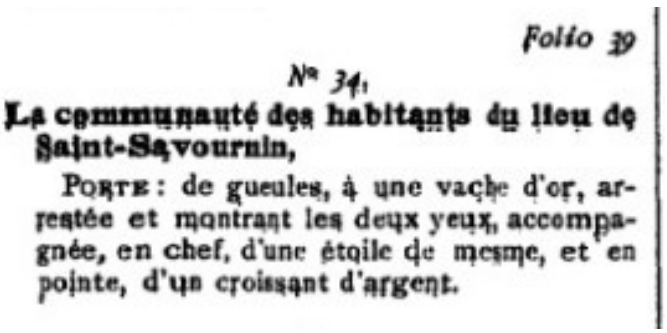
Par un édit de 1696, Louis XIV créa l'Armorial Général de France pour répertorier les blasons des communes du royaume et ceux de la noblesse, qu'elle soit féodale ancienne, qu'elle soit autoproclamée au cours du XVI^{e} siècle, ou qu'elle doive son anoblissement au roi. Il s'agissait d'abord de réguler la foisonnante création de nouveaux blasons, mais surtout de créer une nouvelle source fiscale : chaque titulaire de blason devait, selon sa catégorie, payer une taxe de 25 à 300 livres. Mis en œuvre par Charles René Hozier (1640-1732), l'armorial édité à partir de 1701 rassemble les blasons de 125 807 personnes et communautés dans 60 volumes dont 4 pour la Provence : 34 registres infolio de textes (« blasonnement » c'est-à-dire description textuelle des armoiries des personnes, villes, communautés et corporations, chacun référencé sous un numéro d'enregistrement) rassemblés dans 5 tomes en 1903 et 35 volumes comprenant les armoiries coloriées. Les blasons du comté de Provence sont dans le Tome 3 (descriptions textuelles) et dans les volumes 29 et 30 (dessins des blasons).

Le blason de Saint-Saturnin-lès-Apt

Le blason actuel de Saint-Saturnin-lès-Apt correspond bien à sa description dans l'armorial actuel des communes de Vaucluse (Wikipedia) dont les sources ne sont pas précisées :
« *De gueules (= fond rouge) à la vache d'or arrêtée (couleur jaune) et montrant les deux yeux, accompagnée en chef (= au-dessus) d'une étoile du même (= aussi de couleur jaune)* ***et en pointe d'une croisette d'argent*** *(= de couleur blanche)* ».

Saint-Saturnin-lès-Apt

Blason	*De gueules à la vache arrêtée d'or, montrant les deux yeux, accompagnée en chef d'une étoile du même et en pointe d'une croisette d'argent.*
Détails	Le statut officiel du blason reste à déterminer.



Folio 39

N° 34.

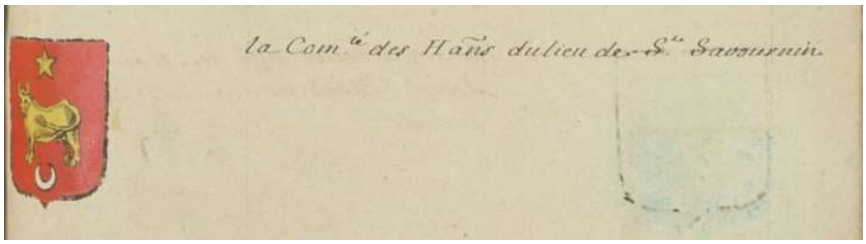
La communauté des habitants du lieu de Saint-Savournin,

PORTE : de gueules, à une vache d'or, arrestée et montrant les deux yeux, accompagnée, en chef, d'une étoile de mesme, et en pointe, d'un croissant d'argent.

Or dans l'Armorial d'Hozier, le blason de la « *Communauté des habitants du lieu de Saint-Savournin* » est décrit sous le numéro 34 comme suit page 9 du tome 3 des blasonnements (Provence 2) édité en 1904 : *de gueules (= fond rouge), à une vache d'or (couleur jaune),*

arrestée et montrant les deux yeux, accompagnée, en chef (= au-dessus), d'une étoile de mesme (= aussi de couleur jaune), ***et en pointe, d'un croissant d'argent*** *(= de couleur blanche).*

Cette description est conforme avec le dessin du blason figurant Page 349 du Volume 29 de l'Armorial d'Hozier :



<u>Analyse des meubles du blason de Saint-Saturnin-lès-Apt</u>

On peut se demander d'où viennent les « meubles » (c'est-à-dire les éléments) du blason de Saint-Saturnin-lès-Apt.

La « couronne murale à trois tours d'or » au-dessus du blason (qui a été rajoutée récemment et ne figure pas dans le blason d'origine) désigne une ville fortifiée.

Le bovin représenté étant une vache, il ne s'agit donc pas du taureau du martyre de saint Saturnin. Il ne s'agit pas non plus d'une évocation de l'activité économique locale puisque les archives indiquent qu'à Saint-Saturnin on élevait des chevaux, des mulets, des ânes et surtout des ovins, mais pas de bovins. La vache ressemble beaucoup dans sa posture à la vache du blason du village de Vachères qui représente quatre vaches (mais les couleurs sont inversées) :

Le blason de la Communauté du lieu de Vachères ou Vachières (p 826 de l'Armorial) représente quatre vaches.

Cette même vache figure aussi dans le blason partagé par plusieurs personnages de la famille de Vachères : François de Vachères, coseigneur du lieu de Vachères (p 827) et Honoré de Vachières notaire au lieu de Vachères (Page 826)

Le blason de Saint-Saturnin est très proche du blason attribué à deux habitants célèbres de Saint-Saturnin, par ailleurs tous deux coseigneurs de Vachères et de Sainte-Croix-de-Lauze (dans les Alpes-de-Haute-Provence) qui ont comme emblème principal une « *vache d'or arrêtée et montrant les deux yeux* ». Il s'agit de :

- François de Bermond, un des plus riches propriétaires de Saint-Saturnin, dont les quartiers de noblesse ont été confirmés en 1669 : le blason ci-contre figurant au-dessus de la porte de la maison qui lui appartenait au numéro 3 de la rue de la Mairie lui est attribué.
- Les Crozats originaires de Revest-des-Brousses arrivés à Saint-Saturnin au XVI^{e} siècle dont le blason serait inspiré du précédent.

Comme le blason de la Communauté d'habitants de Saint-Saturnin figurant sur l'armorial d'Hozier, celui de François de Bermond évoqué ci-dessus, porte une étoile, une vache et un croissant. Il porte aussi une clé qui pourrait évoquer le pape (clés de saint Pierre : en effet la

partie nord-ouest de Saint-Saturnin a appartenu au pape de 1214 à 1719) ou l'abbaye de Montmajour (dont le blason porte deux clés) dont dépendait le prieuré Saint-Étienne avant qu'il ne devienne l'église du village. Le croissant pourrait être une évocation de la période des invasions sarrasines, puisque selon la légende, le village aurait été construit par des rescapés de la razzia sarrasine sur Agnane.

La croisette figurant en pointe du blason de Saint-Saturnin, en remplacement du croissant, pourrait être une évocation de la Sainte-Croix qui avait donné son nom à un monastère de religieuses détruit au IX^{e} siècle par une razzia sarrasine à Agnane au pied de la colline de Perréal. Elle pourrait aussi correspondre au nom des Crozats (Crouze, Croze, c'est-à-dire croix) qui n'ont pas de blason dans les volumes provençaux de l'armorial et dont un des descendants a été le premier maire de Saint-Saturnin en 1790 : François Crozat, par ailleurs héritier de la coseigneurie de Vachères. Mais on pourrait aussi poser l'hypothèse que, de même que la vache pourrait provenir de Vachères, la croix pourrait provenir du nom de Sainte-Croix-à-Lauze (dans les Alpes-de-Haute-Provence) dont François de Bermond et les Crozats étaient co-seigneurs. Toutefois le blason de Sainte-Croix-à-Lauze ne porte aucune croix...

Il est curieux de constater que le blason de la famille de Bermond présente dans toute la région, notamment à Aix et Forcalquier, est très différent du blason sculpté attribué à François de Bermond sur la porte du n°3 rue de la République : en effet il portait habituellement un cœur rouge sur fond jaune. Dans l'armorial d'Hozier. Ce blason est notamment partagé par Jean de Bermond, Seigneur de Brachières (volume 29 p 350), par Barthelemy de Bermond de Sainte Croix (Volume 29 p 352), par Joseph de Bermond, coseigneur de Vachières (Volume 29 page 361), par Barthelemy de Bermond de Sainte-Croix et par Jean de Bermond.

ANNEXE 3

Autres patrimoines historiques et religieux de la commune

Site de l'âge du fer à Perréal

Chapelle Saint Roch à Perréal

Chapelle Saint Pierre d'Agnane

Chapelle Saint Maurin

Chapelle Sainte Marie-Madeleine

Aiguiers et bories

Texte rédigé par Gilles Landrieu, avec la relecture attentive de Jacques Huissoud, Fanny Toulemonde et Michel Wanneroy.